

La chambre numéro six

Anton Tchekhov

1892

Traduit du russe par Julien Grand-Clément.

Chapitre 1

Dans la cour de l'hôpital il y a une petite annexe, entourée d'une véritable forêt de chardons, d'orties et de chanvres sauvages. Son toit est rouillé, la gouttière à moitié détachée, les marches de l'entrée sont couvertes d'herbes, et du plâtre il ne reste que quelques marques écaillées. La façade du devant donne sur l'hôpital, celle de derrière est tournée vers un champ et en est séparée par l'enceinte de la clinique, avec sa teinte grise et ses clous. Ces clous la pointe en l'air, l'enceinte et l'annexe elle-même donnent à l'ensemble cette apparence triste et maudite que ne possèdent chez nous que les hôpitaux et les prisons.

Si vous n'avez pas peur de vous frotter aux orties, alors suivons le chemin étroit qui mène à l'annexe et regardons ce qu'on y fait à l'intérieur. En ouvrant la première porte, on arrive dans le hall. Ici près du poêle et contre les murs s'entassent de véritables montagnes constituées des vieilleries de l'hôpital. Des matelas, des vieux peignoirs en lambeaux, des pantalons, des chemises à rayures bleues, des chaussures immettables, usées, toutes ces guenilles sont entreposées confusément les unes sur les autres, froissées, elles pourrissent et leur odeur vous soulève le cœur.

Le gardien Nikita est toujours allongé sur ce bazar, la pipe aux dents, vieux soldat en retraite avec des galons roussis. Il a un visage maigre et sévère, de hauts sourcils qui lui donnent l'expression d'un berger des steppes et le nez rouge. Il n'est pas bien grand, à l'allure maigre et rude, mais sa posture est grave et ses poings robustes. Il appartient à ces gens qui sont simples, positifs, consciencieux et stupides, qui plus que tout au monde aiment l'ordre, et sont en conséquence convaincus qu'il faut *les* battre. Il frappe au visage, à la poitrine, au dos, sur tout ce qu'il trouve, et est certain que sans cela il n'y aurait pas d'ordre dans l'hôpital.

Plus loin vous entrez dans la vaste chambre qui occuperait toute l'annexe s'il n'y avait pas l'entrée. Ici les murs sont enduits d'une peinture bleue, crasse, le plafond est taché à cause du poêle, comme dans les isbas¹ sans cheminée ; il est clair qu'ici l'hiver on chauffe avec un poêle et qu'il s'en échappe du monoxyde de carbone. Les fenêtres de l'intérieur sont enlaidies de barreaux jaunes. Le plancher est gris et plein d'échardes. Ça sent le chou aigre, la mèche brûlée, les punaises et l'ammoniaque, et dès les premiers instants cette puanteur vous donne l'impression d'avoir pénétré dans une ménagerie.

Dans la chambre il y a des lits cloués au sol, sur lesquels sont assis ou allongés des hommes en robes de chambre bleues et qui portent des bonnets à l'ancienne mode. Ce sont les fous.

Ici il y a en tout cinq d'entre eux. Un seul est noble, les autres sont des petits bourgeois. Le plus près de la porte, c'est un bourgeois grand et maigre, avec une barbe rousse et scintillante, ses yeux sont remplis de larmes, il est assis la main sous le menton et il fixe un point unique. Le jour et la nuit il est triste, balance la tête, soupire, sourit amèrement ; il prend rarement part aux conversations et en général il ne répond pas aux questions. Il mange et boit machinalement, lorsqu'on le sert. A en juger par sa toux saccadée et douloureuse, à la maigreur et au teint de ses joues, la tuberculose vient de le prendre.

Après lui vient un petit vieux très vivant et remuant avec une barbe bien taillée et des cheveux noirs et bouclés comme chez les Noirs. La journée il se promène dans la chambre d'une fenêtre à l'autre ou s'assoit sur son lit, les jambes croisées comme chez les Turques, et sans repos, comme un bouvreuil, il sifflote, il chante doucement et il ricane. La nuit il montre une gaieté enfantine et un caractère bien vivant lorsqu'il se lève pour prier Dieu, c'est-à-dire pour se frapper la poitrine des ses deux poing et apposer ses doigts sur la porte. C'est le juif Moïseïka, un gentil fou, qui a sombré il y a une vingtaine d'années, lorsque la fabrique de chapeaux a brûlé.

De tous les résidents de la chambre numéro six, lui seul est autorisé à sortir de l'annexe et même à sortir dans la rue par la porte de l'hôpital. Ce privilège lui a été octroyé il y a longtemps, certainement en tant que résident de longue date de la clinique et en tant que patient calme et inoffensif, l'idiot du quartier que l'on s'est habitué depuis longtemps à voir dans la rue entouré d'enfants et de chiens. En robe de chambre, avec son bonnet amusant et ses pantouffles, parfois pieds nus et sans pantalon, il marche dans la rue, s'arrête

1. Maison traditionnelle en bois des paysans russes.

à la porte des échoppes, et demande un kopeck. A un endroit on lui donne du kvas², à un autre endroit – du pain, à un troisième endroit – un kopeck, et d’habitude il rentre à la clinique repu et riche. Tout ce qu’il ramène lui est pris par Nikita pour son propre usage. Le soldat fait cela brutalement et avec entrain, il lui retourne les poches et prend à témoin Dieu qu’il ne laissera plus sortir le juif dans la rue et qu’il déteste le désordre plus que tout au monde.

Moïseïka aime rendre service. Il donne de l’eau à ses camarades, les couvre de couvertures quand ils dorment, promet à chacun de lui ramener un kopeck de la rue et de lui coudre un nouveau bonnet ; il nourrit de sa cuillère son voisin de gauche, paralytique. Il n’agit pas ainsi par compassion ou par quelque considération sur l’ordre de la nature humaine, mais involontairement, par imitation, comme par subordination à son voisin de droite, Gromov.

Ivan Dmitritch Gromov, un noble de trente-trois ans, un ancien huissier de justice et secrétaire gouvernemental, souffre du délire de persécution. Il est soit allongé sur le lit, couché en chien de fusil, soit il est tout à fait occupé à marcher d’un coin à l’autre, comme s’il faisait de l’exercice, il ne s’assoit que très rarement. Il est toujours excité, irritable et suspendu à on ne sait quelles espérances vagues et troubles. Il suffit du moindre bruissement dans l’entrée ou du moindre cri dans la cour pour qu’il relève la tête et se mette à écouter : est-ce que l’on vient pour lui ? Est-ce lui que l’on cherche ? Et après cela son visage exprime un trouble et une aversion extrême.

J’aime son visage large aux pommettes saillantes, toujours pâle et malheureux, qui reflète l’agitation de son âme à la façon d’un miroir, épuisée par la lutte et la peur continuelle. Ses grimaces sont étranges et douloureuses, mais sur son visage ses traits délicats sont dessinés par une souffrance profonde et sincère, intellectuelle et raisonnée, et ses yeux sont d’un éclat chaud et sain. Je l’aime comme il est, poli, serviable et d’une délicatesse rare dans son comportement envers tous, sauf Nikita. Quand quelqu’un fait tomber un bouton ou une cuillère, il saute rapidement du lit pour ramasser. Tous les matins il souhaite une bonne journée à ses camarades, et lorsqu’il va se coucher il leur souhaite bonne nuit.

A part son comportement toujours tendu et ses grimaces, sa folie consiste en ceci. Parfois le soir il s’enroule dans sa robe de chambre, et, tout son corps tremblant, il claqué des dents, il se met à marcher rapidement d’un coin à l’autre et entre les lits. On dirait qu’il est atteint d’une forte fièvre. Comme

2. Boisson fermentée et pétillante populaire en Europe de l’Est et en Asie Centrale.

il s'arrête sans prévenir et regarde ses camarades, on a l'impression qu'il lui vient l'envie de dire quelque chose d'important, mais visiblement, réalisant qu'on ne l'écouterait ou ne le comprendrait pas, il se remet sans attendre à remuer la tête et continue à marcher. Mais à nouveau le besoin de parler surmonte toutes ses pensées, et il se fait violence et il se met à parler ardemment et passionnément. Son discours n'a aucune logique, comme le délire d'une fièvre, brusque et quasiment inintelligible, mais en revanche il vous touche et il y a dans sa voix et dans ses mots quelque chose de merveilleusement beau. Quand il parle, vous découvrez en lui et l'homme et le fou. Il est difficile de rendre sur le papier son discours insensé. Il parle du sens de la vie humaine, de la violence, de la vérité, foulée, de la beauté de la vie qui un jour sera sur terre, il parle des barreaux de la fenêtre, qui lui rappellent à chaque instant la bêtise et la cruauté des oppresseurs. Ça se termine en un pot-pourri étrange et sans ordre de vieilles mais intarissables rengaines.

Chapitre 2

Il y a douze ou quinze ans vivait dans la rue la plus importante de la ville le bureaucrate Gromov, un homme solide et qui ne manquait de rien, dans la maison qu'il possédait. Il avait deux fils : Sergueï et Ivan. Pendant sa quatrième année d'étude, Sergueï mourut d'une tuberculose foudroyante, et cette mort servit de point de départ à bien des malheurs qui s'abattirent soudain sur la famille Gromov. Une semaine après les funérailles de Sergueï, le vieux père fut jugé pour fraude et détournement de fond et mourut bientôt du typhus à l'infirmerie de la prison. La maison et tous les meubles furent vendus aux enchères, et Ivan Dmitritch et sa mère se retrouvèrent totalement dépourvus de moyens.

Lorsque son père était encore en vie Ivan Dmitritch avait vécu à Pétersbourg où il étudiait à l'université, touchant soixante ou soixante-dix roubles par mois, et il ne se figurait pas ce qu'était le besoin. Il lui fallut radicalement changer de train de vie. Il dut donner du matin au soir des leçons à un prix dérisoire, faire des copies, et avoir tout de même faim, car la totalité de ses revenus était envoyée à sa mère pour acheter à manger. Ivan Dmitritch ne supporta pas une telle vie : il perdit tout entrain, dépérit, et abandonnant l'université il s'en retourna à la maison. Là-bas, dans une petite ville, il se fit entremetteur instituteur dans une école de district, mais il ne s'entendit pas avec les autres professeurs, il déplut aux élèves et bientôt il quitta son poste. Sa mère mourut. Il erra six mois sans travail, ne se nourrissant que de pain et d'eau, puis fut recruté en tant qu'huissier de justice. Il occupa cette position jusqu'à ce qu'on le congédie à cause de sa maladie.

Il n'avait jamais donné l'impression d'être en bonne santé, même durant ses années de jeunesse. Il était toujours pâle, maigre, sujet aux maux de l'hiver, il mangeait peu, dormait mal. Un verre de vin lui donnait mal à

la tête et provoquait chez lui des crises d'hystérie. Il était toujours porté vers les gens, mais à cause de son caractère irritable et suspicieux, il ne se rapprochait de personne et il n'avait pas d'amis. Des citadins il s'éloignait avec mépris, disant que leur ignorance vulgaire et leur vie animale sous-jacente lui semblaient misérables et répugnantes. Il parlait avec une haute voix de ténor, de manière hardie, et il n'était pas rare qu'il s'indigne et se révolte, ou alors qu'il ne s'étonne et se ravise, et toujours il était sincère. Peu importe de quoi on lui parlait il finissait toujours sur la même rengaine : en ville il était étouffant et ennuyeux de vivre, la société n'avait pas d'intérêt particulier et la vie en son sein était terne et sans aucun sens, elle oscillait entre la violence, la débauche et l'hypocrisie ; les canailles étaient bien repus et bien vêtus tandis que les honnêtes gens ramassaient les miettes ; il fallait des écoles, des journaux locaux avec des rédacteurs honnêtes, des théâtres, des lectures publiques, la cohésion des forces intellectuelles ; il fallait que la société prenne conscience d'elle-même et s'en épouvante. Dans son opinion des hommes il n'y avait que des teintes profondes, que le noir et le blanc, il n'y avait pas de nuances ; l'humanité était divisée entre les honnêtes gens et les gredins ; il n'y avait pas d'entre-deux. Il parlait toujours avec passion des femmes et avec enthousiasme de l'amour mais n'avait jamais été amoureux de sa vie.

En ville on l'appréciait malgré la sévérité de son jugement et sa nervosité, et pour ses beaux yeux affectueux on l'appelait Vania. Sa délicatesse innée, son obligeance, sa probité, sa pureté morale et son manteau usé, son air misérable et les malheurs de sa famille inspiraient un sentiment tout à la fois de tristesse, de compassion et de bonté ; de plus, il était instruit et cultivé, et de l'avis des habitants il connaissait tout de la ville et en était en quelque sorte le dictionnaire ambulante.

Il lisait énormément. Il arrivait parfois qu'il s'asseye au club, triturant nerveusement sa barbe et tournant les pages des journaux et des livres ; à la vue de son visage on devinait qu'il ne lisait pas mais qu'il dévorait les livres en ayant à peine le temps de les mastiquer. Il faut imaginer que la lecture était une de ses habitudes malades, qu'avec une avidité rare il se jetait sur tout ce qui lui tombait sous la main, même les journaux des années précédentes et les calendriers. A la maison il lisait toujours allongé.

Chapitre 3

Un matin d'automne, en relevant le col de son manteau et en pataugeant dans la boue, Ivan Dmitritch s'achemina à travers les allées et les jardins jusqu'à rejoindre un petit bourgeois quelconque afin de recevoir la liste des condamnés à morts en sa qualité d'huissier. Il était d'humeur sombre, comme toujours le matin. Dans l'une des allées il croisa deux condamnés avec des fers et avec eux quatre gardes avec des fusils. Ivan Dmitritch rencontrait très souvent des condamnés et à chaque occasion cela soulevait en lui un sentiment de miséricorde et de gêne, mais cette fois-ci cette rencontre produisit sur lui un sentiment particulier et effrayant. Il lui sembla soudain qu'on pourrait lui aussi lui passer les fers, et de la même façon le conduire en prison à travers la boue. Après avoir rendu visite au bourgeois et s'être retourné chez lui à la maison, il rencontra une de ses connaissances, un policier, qui le salua et fit quelque pas en sa direction en traversant la route, ce qui, pour une raison quelconque, lui sembla suspect. A la maison, les images de condamnés et de soldats avec des fusils ne le quittèrent pas de la journée, et une angoisse incompréhensible et spirituelle l'empêcha de lire et de se concentrer. Le soir venu il n'alluma pas la cheminée et la nuit il ne dormit pas, ne pensant qu'au fait que l'on pourrait venir l'arrêter.

Il ne se connaissait aucune faute et il pouvait garantir que dans l'avenir il ne commettrait aucun meurtre, il ne provoquerait pas d'incendie ou ne volerait pas ; mais est-ce vraiment si difficile de commettre un crime par inadvertance, contre son gré, et ne peut-on pas finalement être victime d'un calomniateur, d'une erreur dans une affaire judiciaire ? C'est avec bien du sens que la sagesse des anciens nous apprend qu'il ne faut jurer de rien¹. Et une erreur judiciaire dans les procédures légales actuelles était fort envisageable et n'aurait rien de complexe. Par les temps qui courent, par la force

1. Le proverbe russe dit mot-à-mot : *'de l'opulence et de la prison, il ne jurer de rien'*.

des habitudes, les gens qui possèdent des relations d'affaires ou administratives avec la souffrance des autres, par exemple les juges, les policiers, les docteurs, sont ainsi formatés de telle façon que même s'ils le souhaitaient, ils ne sauraient plus traiter avec leurs clients autrement que formellement ; par cet aspect ils ne distinguent guère du moujik², qui dans la cour égorge les moutons et les veaux et ne remarque pas le sang. Avec une attitude formelle et sans cœur envers l'individu, le juge n'a besoin que d'une seule chose pour déposséder l'innocent de ses droits et le condamner au baigne : de temps. Juste le temps de respecter quelques formalités pour lesquelles le juge est payé, et ensuite – tout est fini. Allez donc réclamer justice et protection dans cette petite ville sale, à deux cents verstes de la voie ferrée ! Oui, et n'est-il pas amusant de penser à la justice, quand chaque acte de violence est perçu par la société comme une nécessité raisonnée et raisonnable, et chaque acte de clémence, par exemple un acquittement, soulève une explosion de mécontentement et de rancune ?

Au matin Ivan Dmitritch se releva du lit, effrayé, avec une sueur froide sur le front, déjà convaincu qu'on viendrait l'arrêter à tout instant. Il se mit à penser que si ses pensées d'hier, si pesantes, ne l'avaient pas encore quitté, c'est donc qu'il y avait en elles une part de vérité. Elles ne pouvaient lui venir en tête comme cela, sans aucune raison.

Un sergent de ville, sans se presser, passe devant la fenêtre ; ce n'est pas un hasard. Et voila que deux hommes s'arrêtent près du bâtiment et restent silencieux. Pourquoi se taisent-ils ?

Et pour Ivan Dmitritch commencèrent des jours et des nuits de tourments. Tout ceux qui passaient le long des fenêtres et qui rentraient par la porte lui paraissaient être des espions ou des enquêteurs. A midi, le commissaire passait habituellement avec son collègue dans la rue ; c'était son trajet de son logement de banlieue jusqu'au commissariat principal, mais à chaque fois il semblait à Ivan Dmitritch qu'il marchait trop vite et avec une expression toute singulière ; manifestement il se hâtait d'aller annoncer qu'en ville était apparu un criminel très important. Un frisson lui parcourait l'échine à chaque coup sur la sonnette, chaque coup sur la porte et il angoissait lorsqu'il rencontrait de nouvelles personnes chez l'hôtesse ; lorsqu'il croisait des policiers et des gendarmes, il souriait et sifflait pour paraître serein.

2. Paysan russe, et par extension un homme pauvre ou grossier.

Il ne dormait pas de la nuit, dans l'attente d'une arrestation, mais il ronflait et respirait bruyamment, comme en plein sommeil, afin que l'hôtesse s'imaginât qu'il dormait ; car s'il ne dormait pas, cela signifiait qu'il était torturé par le remord, et quel indice ! Les faits et la logique d'un esprit sain le convaincaient que toutes ses peurs étaient infondées et malades, que si l'on y regardait avec un peu de recul, il n'y avait rien de terrifiant dans une arrestation et un emprisonnement si l'on avait la conscience tranquille ; mais plus il essayait de se reposer sur la logique seule de son intelligence, plus se renforçaient son angoisse existentielle et ses tourments. Cela ressemblait à l'histoire de cet ermite qui voulait se tailler une place dans une forêt vierge ; plus il mit de coeur à la découper à la hache, plus profondément et plus rapidement en repoussait la forêt. Finalement, Ivan Dmitritch comprit que c'était inutile, renonça complètement à son raisonnement et s'abandonna au désespoir et à la peur.

Il se fit distant et se mit à éviter toute compagnie. Il éprouvait déjà de l'aversion pour son métier, à présent il ne le supportait plus. Il craignait que d'une façon ou d'une autre on le laisse tomber, qu'on lui glisse un pot de vin dans la poche sans qu'il ne s'en rende compte, et qu'alors on le poursuive en justice, ou que lui-même commette une erreur équivalente à une fraude envers le fisc, ou encore qu'il perde l'argent de quelqu'un d'autre. Il est étrange que jamais en aucune autre occasion son esprit ne fut si agile et ingénieux qu'à cet instant même où il inventait tous les jours des milliers d'occasions de craindre pour sa liberté et son honneur. Mais en revanche son intérêt pour le monde extérieur avait sensiblement diminué, en particulier pour les livres, et sa mémoire en était grandement altérée.

Au printemps, lorsque la neige fondit, on retrouva deux corps à demi décomposés dans le ravin près du cimetière, une vieille femme et un enfant avec des marques d'une mort violente. En ville on ne parlait que de ces deux corps et des meurtriers encore inconnus. Ivan Dmitritch, afin qu'on ne pensa pas qu'il fut l'assassin, marchait dans les rues et souriait, et lorsqu'il rencontrait des connaissances il devenait tout pâle, ou tout rouge, et se mettait à affirmer qu'il n'y avait pas de pire crime que de tuer les faibles et les miséreux. Mais ce mensonge l'épuisa bientôt, et après avoir réfléchi il décida que dans son cas le mieux à faire était de se cacher dans la cave de l'hôtesse. Il s'assit toute une journée dans la cave, puis une nuit et une autre journée, eu très froid, et ayant attendu l'obscurité il s'infiltra dans sa chambre en secret. Jusqu'au lever du soleil il se tint debout au milieu de sa

chambre, sans remuer, prêtant l'oreille. Tôt le matin, juste avant le coucher du soleil, des ramoneurs arrivèrent chez la propriétaire. Ivan Dmitritch savait pertinemment que ceux-ci venaient pour arranger le poêle de la cuisine, mais la peur lui faisait imaginer qu'il s'agissait de policiers habillés comme des ramoneurs. Il sortit de sa chambre sans un bruit, et saisi d'effroi, sans chapeau ni manteau, courut dans la rue. Un chien aboyait derrière lui, un moujik criait dans la rue, l'air sifflait dans ses oreilles, et il lui semblait que toute la violence du monde s'était rassemblée derrière lui et le poursuivait.

On l'arrêta, le ramena à la maison et l'on envoya le médecin chez la propriétaire. Le docteur Andreï Efimytsch, dont nous parlerons bientôt, recommanda des compresses froides sur la tête et des gouttes de lauriers-cerise, hocha tristement la tête et sortit en disant à la propriétaire qu'il ne se déplacerait plus, car il ne faut pas empêcher les gens de devenir fous. Comme il n'avait rien pour vivre ou se faire soigner à la maison, on envoya bientôt Ivan Dmitritch à l'hôpital et là-bas on le laissa dans la chambre des patients atteints de maladies vénériennes. Il ne dormait pas de la nuit, faisait des caprices, dérangeait les autres patients, et sur ordre de Andreï Efimytsch, on l'envoya bientôt à la chambre numéro six.

Un an après, on l'avait complètement oublié en ville, et ses livres, jetés dans un traîneau sous l'auvent de l'hôtesse, avaient été dérobés par les garçons du quartier.

Chapitre 4

Comme je l'ai déjà dit, le voisin de gauche d'Ivan Dmitritch est le juif Moïseïka, et le voisin de droite est un moujik répugnant et rondouillard, avec au visage un air stupide et vide. C'est un animal immobile, goinfre et sans scrupule, il y a longtemps qu'il a perdu la faculté de penser et de ressentir. Il en émane un fumet d'une puanteur acérée qui vous soulève le cœur.

Débarrassant après lui, Nikita le bat terriblement, de tous les côtés, en ne ménageant pas ses coups ; et ce qui est effrayant, ce n'est pas qu'on le batte - on peut s'habituer à cela - mais c'est que cet animal hébété ne pousse aucun cri quand on le bat, ne fait aucun mouvement, n'a aucune expression dans le regard, mais il se contente d'osciller légèrement, comme un gros baril.

Le cinquième et dernier habitant de la chambre numéro six est un bourgeois qui travailla un moment comme trieur à la Poste, un petit, blond et maigre, avec un visage chaleureux et un air rusé. A en juger par ses yeux calmes et intelligents, avec leur regard clair et amusant, il est perdu dans ses pensées et détient un secret à la fois réconfortant et important. Sous son oreiller et sous son matelas il possède une chose qu'il ne montre à personne, non pas par peur qu'on lui retire ou qu'on lui vole mais par pudeur. Parfois il s'approche de la fenêtre, et tournant le dos à ses camarades il porte quelque chose à sa poitrine et l'examine, en penchant la tête ; si l'on s'approche de lui à cet instant, il se trouble et retire l'objet de sa poitrine. Mais il n'est pas difficile de deviner son secret.

- Félicitez-moi, dit-il souvent à Ivan Dmitritch, je suis reçu au Deuxième Grade à Stanislav¹, avec étoile. Le Deuxième Grade avec étoile, normalement ce n'est que pour les étrangers, mais pour une certaine raison ils ont fait une exception pour moi, dit-il en souriant, agitant ses épaules, embarrassé. J'avoue que je ne m'y attendais pas !

1. Ordre honorifique polonais, puis russe créé en 1765.

- Je n'y comprends vraiment rien, déclare Ivan Dmitritch d'un air maussade.

- Mais vous savez ce que j'accomplirai tôt ou tard ? continue l'ex-trieur en plissant les yeux malicieusement. Je recevrai à coup sûr l'ordre royal de l'Étoile polaire². C'est un ordre qui en vaut la peine. Une croix blanche et un ruban noire. C'est très beau.

Il n'y a probablement pas de lieu où la vie n'est plus égale que dans cette annexe. Le matin les malades se lavent dans le couloir avec un gros baquet et s'essuient avec les pans de leurs robes de chambres, sauf les paralytiques et le gros animal. Après cela ils boivent du thé dans des tasses d'étain que Nikita apporte depuis le bâtiment principal. Tout le monde a droit à une tasse. A midi ils mangent du chou et de la kacha³, le soir ils mangent de la kacha, les restes du déjeuner. Entre temps, ils sont allongés, ils dorment, ils regardent par la fenêtre et marchent d'un coin à l'autre. Et c'est ainsi tous les jours. Même l'ex-trieur parle bien des mêmes ordres.

On aperçoit rarement de nouvelles têtes à la chambre numéro six. Le docteur n'accepte plus de nouveaux malades depuis longtemps, et les amateurs de visite de maisons de fous sont bien peu nombreux sur cette terre. Une fois tous les deux mois vient un barbier à l'annexe, Semen Lazaritch. Sur la façon dont il rase les fous, et dont Nikita l'aide dans cette tâche et dont les malades s'agitent à chaque fois qu'apparaît ce barbier ivre et souriant, nous ne dirons pas un mot. A part le barbier, personne ne vient jeter un coup d'oeil à l'annexe. Les patients sont contraints de ne cotoyer que Nikita d'un jour sur l'autre.

Du reste, dernièrement il a couru une rumeur étrange dans les couloirs de l'hôpital.

On a répandu le bruit qu'un docteur s'était mis à visiter la chambre numéro six.

2. Ordre suédois établi en 1748 par le roi Frédéric Ier, décerné à des personnes n'ayant pas la nationalité suédoise.

3. Bouillie composée de plusieurs céréales, populaire en Europe de l'Est.

Chapitre 5

Quelle étrange rumeur !

Le docteur Andrei Efimytsch Ragine est, dans son genre, un homme merveilleux. On raconte que dans sa prime jeunesse il était très croyant et se préparait à une carrière dans les ordres, et qu'ayant terminé le lycée en 1863, il souhaitait intégrer l'Académie des religieux, mais que son père chirurgien se serait moqué cruellement de lui et aurait déclaré catégoriquement qu'il ne le considérerait plus comme son fils s'il rentrait dans les ordres. A quel point tout cela est vrai - je ne sais pas, mais Andrei Efimytsch lui-même a confessé plusieurs fois n'avoir aucune vocation pour la médecine et de manière générale pour les sciences.

Que ce soit le cas ou non, lorsqu'il termina la faculté de médecine, il ne prêtait plus aucune attention à la religion. Il n'était plus si pieux et il n'appréciait plus les religieux autant qu'au début de sa carrière médicale.

Son allure est épaisse, rude, paysanne ; son visage, sa barbe, ses cheveux sans épaisseur et sa constitution robuste et inébranlable le font ressembler à un aubergiste le long d'une grande route, repu, impassible, sévère. Son visage est acéré, assailli de veines bleues, ses yeux sont petits et son nez est rouge. En plus de sa haute stature et de ses larges épaules, il a des mains et des jambes énormes ; on a l'impression qu'il lui suffit d'un coup de poing pour faire rendre son dernier souffle à quiconque. Mais sa démarche est calme, son allure précautionneuse, pateline ; lorsqu'on le croise dans l'étroit couloir, il est le premier à s'écarter pour dégager le passage, et avec une douce et délicate voix de ténor - et non pas de basse comme on pourrait s'y attendre - il dit : " c'est de ma faute ! ". Il a une petite tumeur sur le cou, qui l'empêche de porter des cols trop serrés, et c'est pourquoi il se promène toujours dans des chemises de coton ou de toile. D'ordinaire il ne s'habille

pas comme un médecin. Il porte la même paire depuis une dizaine d'années, et les nouveaux vêtements qu'il achète d'habitude dans une boutique juive paraissent sur lui aussi usés et fripés que les vieux. Dans la même redingote il reçoit les malades, et déjeune, et se rend chez ses amis ; mais ce n'est pas par avarice, plutôt par indifférence la plus totale envers son apparence.

Quand Andrei Efimytsch est arrivé en ville pour prendre ses fonctions, l'institution hospitalière se trouvait dans un état déplorable. Dans les salles, dans les couloirs et dans la cour on avait du mal à respirer à cause de l'odeur. Le personnel de l'hôpital, les garde-malades et leurs enfants dormaient dans les chambres avec les malades. On se plaignait de la présence des cafards, des punaises et des souris. Dans le département de chirurgie on ne comptait plus les patients atteints d'érysipèle¹. Dans tout l'hôpital il n'y avait que deux scalpels et pas un seul thermomètre, on laissait les pommes de terre dans les baignoires. Le surveillant, la lingère et l'assistant-médical dévalisaient les patients, et pour ce qui était du vieux docteur, le prédécesseur d'Andrei Efimytsch, on disait qu'il avait vendu secrètement de l'alcool de l'hôpital, et qu'il s'était fait tout un harem des infirmières et des patientes. En ville on connaissait parfaitement tout ce désordre et même on l'exagérait, mais on s'en accommodait tranquillement ; certains le justifiaient en cela que l'hôpital n'était occupé que par des bourgeois et des paysans qui ne pouvaient en être malheureux, car la vie était bien plus pénible à la maison qu'à l'hôpital ; on ne les nourrissait pas à coup de gelinottes² ! D'autres argumentaient plutôt qu'aucune ville ne pouvait soutenir l'entretien d'un bon hôpital sans l'aide des zemstvos³ ; merci à Dieu, il avait le mérite d'exister. Et le tout récent zemstvo n'avait pas ouvert de clinique dans la ville ou ses alentours, en indiquant justement que celle-ci possédait déjà son propre hôpital.

Ayant examiné l'hôpital, Andrei Efimytsch arriva à la conclusion que cette institution était complètement dégénérée et néfaste au plus haut point pour la santé de ses résidents. A son avis, le plus raisonnable à faire était de libérer les patients ou bien de fermer l'hôpital. Mais il comprit que cela n'était pas en son pouvoir et que cela serait inutile ; si l'on chassait l'impureté physique et morale d'un lieu, alors elle s'en irait autre part ; il fallait attendre qu'elle s'érode d'elle-même. De plus, si l'on avait ouvert un hôpital et qu'on le

1. Inflammation contagieuse de la peau.

2. Petite espèce de volaille des bois.

3. Assemblées provinciales représentant les nobles et les riches commerçants locaux, instituées en 1864.

tolérait en ville, c'est donc qu'on en avait besoin ; on avait besoin de ces préjugés, on avait besoin de ces horreurs et ces abominations quotidiennes, comme si avec le temps qui passait elles se seraient transformées en quelque chose de valeur, comme le fumier en terre noire⁴. Sur terre, il n'y a rien de si parfait qui n'ait été constitué, en son origine première, en partie de fumier.

Après avoir enfilé l'uniforme, Andreï Efimytch devint plutôt indifférent envers tous ces désordres. Il demanda seulement aux personnels masculins de l'hôpital et aux aides-soignantes de ne pas passer la nuit dans les chambres, et déposa deux étagères pleines d'instruments ; le surveillant, le personnel paramédical et les malades atteints d'érysipèle restèrent en place.

Andreï Efimytch apprécie tout particulièrement l'intelligence et l'honnêteté, mais pour ce qui est de vivre une existence remplie d'intelligence et d'honnêteté, il lui manque le caractère et la confiance dans son bon droit. Il ne sait absolument pas ordonner, interdire ou insister. On dirait qu'il s'est fait un point d'honneur de ne pas élever la voix et de ne pas faire usage de l'impératif. Dire " donne " ou " apporte " lui est difficile ; quand il lui vient l'envie de manger, il tousse, et comme hésitant il dit à la cuisinière : " comme j'aimerais un thé... " ou " comme j'aimerais déjeuner... " Dire fermement à ce surveillant d'arrêter de voler, ou le chasser, ou supprimer entièrement ce poste inutile de parasite est complètement au-dessus de ses forces. Quand on ment à Andreï Efimytch ou quand on le flatte, ou quand on lui amène un compte malhonnête à signer, il rougit comme une écrevisse et se sent coupable, mais la note sera tout de même signée ; lorsque les patients se plaignent d'avoir faim ou d'infirmières désagréables, il est décontenancé et murmure, coupable :

- D'accord, d'accord, je m'en occuperai plus tard... Il y a probablement eu un malentendu dans cette affaire...

Dans un premier temps Andreï Efimytch travailla de tout son coeur. Tous les jours, dans la matinée, il s'occupait des opérations et parfois même des accouchements. Les dames disaient à son propos qu'il était très attentif et diagnostiquait parfaitement les maux, particulièrement ceux des enfants et des femmes. Mais avec le temps il se lassa visiblement de tout cela, étant données la monotonie et l'apparente inutilité des tâches. Aujourd'hui tu prends trente patients, et le lendemain, tu vois, en arrivent trente-cinq, le surlendemain quarante, et ainsi d'un jour à l'autre, d'une année sur l'autre,

4. Type de sol très fertile présent dans le Sud-Est de l'Europe.

et la mortalité de la ville ne baisse pas, et les patients ne cessent de venir à l'hôpital. Il est physiquement impossible de procurer des soins sérieux à quarante patients arrivés à l'hôpital, et donc, on est obligé de les tromper. L'an passé douze mille patients sont venus à l'hôpital, et donc, par simple déduction, on a menti à douze mille personnes. Hospitaliser les malades graves dans les chambres et s'occuper d'eux dans les règles de l'art est prohibé, car ici il y a des règles mais point d'art ; si vous laissez de côté la philosophie et vous suivez rigoureusement les règles comme les autres médecins, et bien il vous faut pour cela de la propreté, de l'air frais et non de la saleté, de la nourriture saine et non de la soupe de choux aigre infecte, et du bon personnel, pas des voleurs.

Et de toute façon, pourquoi ennuyer les gens dans leur mort si celle-ci est la fin naturelle et légitime de chacun ? Qu'est-ce que cela peut faire, que quelque marchand ou bureaucrate vive cinq, dix longues années de plus ? Si l'on cherche le but premier de la médecine en ceci que les médicaments allègent les souffrances, alors inconsciemment la question se pose : à quoi bon les soulager ? Premièrement, on dit que les souffrances mènent l'homme vers la perfection, et deuxièmement si l'humanité se met à soulager ses souffrances à coup de pilules et de gouttes, alors elle abandonnera entièrement la religion et la philosophie, dans lesquelles elle a trouvé jusqu'ici non seulement une sauvegarde contre tous les maux, mais même le bonheur. Devant la mort, Pouchkine⁵ souffrit terriblement, Heine⁶, paralysé, resta quelques années alité ; pourquoi ne pas laisser souffrir quelque Andreï Efimytch, quelque Matrîna Savchina⁷, puisque leurs vies seraient insignifiantes et vaines, comme la vie d'une amibe, si la souffrance n'existait pas ?

Abattu par de telles réflexions, Andreï Efimytch baissa les bras et finit par ne plus se rendre à l'hôpital tous les jours.

5. Alexandre Sergueïevitch Pouchkine (1799-1837), poète, dramaturge et romancier russe.

6. Christian Johann Heinrich Heine (1797-1856), écrivain allemand.

7. Personnage de la pièce 'Tableau de famille' (1847) d'Alexandre Nikolaïevitch Ostrovski (1823-1886), dramaturge considéré comme le fondateur du théâtre russe.

Chapitre 6

Sa vie s'écoule ainsi. D'habitude il se lève le matin à huit heures, s'habille et boit le thé. Ensuite il s'assoit dans son bureau pour lire ou il se rend à l'hôpital. Là les patients recevant les soins de jour sont assis dans le couloir étroit et sombre, ils attendent d'être admis. A leurs côtés courent les infirmières et le personnel avec le claquement des souliers sur le sol de brique, de maigres patients passent, on porte les morts et la vaisselle sale, des enfants pleurent, il y a un courant d'air. Andreï Efimytsch sait que pour la fièvre, la phtisie et de manière générale la santé des patients, de telles conditions sont néfastes, mais que veux-tu ? A la réception il rencontre son assistant Sergueï Sergueïtch, un homme petit et gros, avec un visage propre et rasé de près, avec des manières délicates et douces, dans un costume ample qui lui donne l'air d'un sénateur plus que d'un aide-soignant. Cela fait fort longtemps qu'il officie en ville, il porte une cravate blanche et se considère plus compétent que le docteur, qui n'a quasiment aucune clientèle en ville. Au coin de la réception, il y a de grandes icônes dans l'armoire avec une large lampe et à côté un grand chandelier religieux dans un étui blanc ; aux murs sont accrochés des portraits d'archevêques, une vue du monastère de Sviatogorski ¹, et des couronnes de feuilles de tournesol séchées. Sergueï Sergueïtch est croyant et il aime la splendeur. Les icônes sont sous sa responsabilité ; à son ordre le dimanche, à la réception, un malade quelconque lit à voix haute le livre de prière, et après la lecture Sergueï Sergueïtch lui-même traverse toutes les chambres avec un encensoir, dont l'arôme emplit alors chaque salle.

Les malades sont nombreux et le temps manque, et donc les consultations se limitent à une brève inspection et à la prescription d'un médicament quel-

1. Monastère orthodoxe pour hommes fondé en 1569 sur ordre d'Ivan le Terrible et situé à 120 kilomètres au sud de Pskov.

conque, de la catégorie des huiles de graisses d'oiseaux ou de castors. Andreï Efimytsch s'assoit, le poing sur la joue, pensif, et pose les questions machinalement. Sergueï Sergueïtch s'assoit aussi, se frotte les mains et intervient rarement.

- Nous souffrons et il nous faut le supporter, car - disait-il - nous ne prions pas Dieu le Miséricordieux comme il le faut. Eh oui !

Lors des consultations Andreï Efimytsch ne fait pas d'opérations ; cela fait longtemps qu'il en a perdu l'habitude et la vue du sang lui est désagréable. Lorsqu'il lui arrive d'ouvrir la bouche d'un enfant pour en inspecter la gorge et que l'enfant hurle et se débat avec de grands gestes, alors la tête lui tourne et les larmes lui viennent aux yeux à cause des cris dans ses oreilles. Il s'empresse alors de prescrire des médicaments et dit au revoir de la main pour que la petite grand-mère emporte le gamin plus rapidement.

Dans les mêmes consultations il est bientôt las de la timidité des patients et de leur balourdise, de la proximité du splendide Sergueï Sergueïtch, des portraits sur les murs et de ses propres questions, qu'il pose invariablement depuis plus de vingt ans. Et il sort, ayant reçu quatre ou cinq patients. Son assistant prend les malades restants en son absence.

Avec une pensée heureuse pour le fait que, Dieu merci, il y a bien longtemps qu'il n'ait eu à faire de consultation privée et que personne ne viendra l'embêter, Andreï Efimytsch arrive à la maison, s'assoit tout de suite dans son cabinet à son bureau et se met à lire. La moitié de ses appointements part dans l'achat de livres, et six des chambres de son appartement sont remplies de livres et de vieux journaux. Il apprécie plus que tout les recueils sur l'histoire et la philosophie ; pour ce qui est de la médecine il commande uniquement " Docteur " ², qu'il commence toujours à lire par la fin. A chaque fois la lecture se poursuit sans pause pendant plusieurs heures, et cela ne le fatigue pas. Il ne lit pas aussi rapidement et brusquement que lut un temps Ivan Dmitritch, mais lentement, avec pénétration, en s'arrêtant sur les passages qui lui plaisent ou qu'il ne comprend pas. Près de son livre il y a toujours une petite carafe de vodka et un cornichon salé, ou un morceau de pomme marinée posé sur la nappe, sans assiette. Toutes les demi-heures, sans relever les yeux du livre, il se serre un verre de vodka et le boit, puis, sans regarder, attrape le cornichon et en croque un bout.

2. Revue médicale hebdomaire, éditée à partir de 1880.

A trois heures, il s'approche prudemment de la porte de la cuisine, toussote et dit :

- Darioushka, comme j'aimerais déjeuner. . .

Après le repas, plutôt mal en point, Andreï Efimytsch passe d'une chambre à l'autre, les bras croisés sur la poitrine, pensif. Il sonne quatre heures, puis cinq, et il est encore en train de marcher et de penser. En de rares occasions la porte de la cuisine s'ouvre en grinçant et apparaît le visage rouge et ensommeillé de Darioushka.

- Andreï Efimytsch, n'est-il pas temps pour vous de boire une bière ? demande-t-elle d'un air préoccupé.

- Non, ce n'est pas encore l'heure . . . répond-il. Je patiente. . . je patiente. . .

D'ici au soir arrive habituellement le directeur des Postes, Mikhaïl Averianytsch, la seule compagnie parmi toutes les personnes en ville qui ne soit pas désagréable à Andreï Efimytsch. Mikhaïl Averianytsch avait été un propriétaire aisé et avait servi dans la cavalerie, mais il s'était ruiné, et dans le besoin il était rentré dans sa vieillesse au service des Postes. Il a l'air vif et en bonne santé, des favoris gris et fournis, de bonnes manières et une voix forte et agréable. Il est bon et sensible, mais soupe-au-lait. Lorsque qu'à la Poste l'un des clients se met à protester, n'est pas d'accord ou simplement se met à discuter, alors Mikhaïl Averianytsch devient tout violet, tremble de tout son corps et crie d'une voix de tonnerre : " Mais taisez-vous ! ", si bien que le bâtiment des Postes a depuis longtemps acquis la réputation d'une institution qui vous fait froid dans le dos. Mikhaïl Averianytsch respecte et admire Andreï Efimytsch pour son instruction et la noblesse de son âme, et il traite les autres habitants de la ville avec dédain, comme des subordonnés.

- Me voilà ! dit-il, en entrant chez Andreï Efimytsch. Bonjour, mon cher ! A coup sûr je vous ennuie déjà, hein ?

- Au contraire, quel plaisir, lui répond le docteur. Je suis toujours heureux de vous voir.

Les amis s'assoient dans le bureau sur le canapé et fument quelques instants en silence.

- Darioushka, comme nous aimerions des bières ! dit Andreï Efimytsch.

La première bouteille, ils la boivent aussi en silence : le docteur dans ses pensées, et Mikhaïl Averianytsch avec un air amusé et agité, comme un homme qui a quelque chose d'intéressant à raconter.

- Quel dommage, dit-il lentement et doucement, en secouant la tête sans

regarder son interlocuteur dans les yeux (il ne regarde jamais dans les yeux), vraiment quel dommage, cher Mikhaïl Averianyitch, que dans notre ville il n'y ait absolument personne pour pouvoir conduire et apprécier une discussion intéressante et intelligente. C'est pour nous une immense privation. Même l'intelligentsia ne se départit pas de la vulgarité ; croyez-moi, son niveau de développement intellectuel n'est pas du tout plus avancé que celui des classes inférieurs.

- C'est entièrement vrai.. Je suis d'accord.

Le docteur continue doucement et avec précaution.

- Vous avez convenu vous-même que sur cette terre tout est insignifiant et inintéressant, excepté les hautes manifestations spirituelles de l'intelligence humaine. L'esprit définit une limite claire entre l'animal et l'homme, laisse deviner en ce dernier le divin, et dans une certaine mesure supplée même à l'immortalité, étant donné qu'elle n'existe pas. Partant de cela, l'esprit est donc l'unique moyen d'atteindre la jouissance. En ville il n'y a auprès de nous aucune forme d'intelligence que nous puissions voir ou écouter, c'est donc que nous sommes privés de jouissance. C'est vrai, nous avons les livres, mais ce n'est absolument pas comme une relation, une conversation vivante. Si vous me permettez cette comparaison malheureuse, alors les livres sont les partitions et les conversations sont les chants.

- C'est entièrement vrai.

Puis c'est un silence. De la cuisine sort Darioushka et d'un air affligé et stupide, la main sous le menton, elle s'arrête à la porte pour écouter.

- Ah ! soupire Mikhaïl Averianyitch, quel esprit vous exigez de vos contemporains !

Et il raconte, comme jadis la vie russe était plus saine, plus amusante et intéressante, comme l'intelligentsia était intelligente et comme elle estimait l'honneur et l'amitié. Ils prêtaient de l'argent sans reconnaissance de dette, et c'était une honte de ne pas tendre la main à un ami dans le besoin. Et quels voyages, aventures, querelles, quels camarades, quelles femmes ! Et le Caucase - quelle région fantastique ! Et la femme d'un chef de bataillon, une étrange créature, enfilait des habits d'officiers et s'en allait dans la montagne au soir, seule, sans guide. On disait qu'elle avait une aventure avec un des princes des aouls³.

- Sainte Vierge, bonne Mère... soupirait Darioushka.

- Et comme l'on buvait ! Et comme l'on mangeait ! Et quelle passion désespérée habitait alors les libéraux !

Andrei Efimyitch entend mais n'écoute pas ; il pense à quelque chose et

3. Village fortifié du Caucase

sirote sa bière.

- En songe je vois souvent des hommes intelligents, et je discute avec eux, dit-il de façon inattendu, en interrompant Mikhaïl Averianytsch. Mon père m'a donné une très bonne éducation, mais sous l'influence des idées des années soixante, il m'a forcé à devenir médecin. Il me semble que si je ne l'avais pas écouté, je me trouverais à présent au cœur même de la vie intellectuelle. Je serais probablement membre d'une faculté quelconque. Bien sûr, l'intelligence aussi n'est pas éternelle, elle est passagère, mais vous connaissez déjà mes dispositions envers l'esprit. La vie est un regrettable piège. Lorsqu'un intellectuel atteint la maturité et la pleine conscience de son intelligence, alors il se sent involontairement comme pris dans un artifice, duquel il n'y aurait pas d'échappatoire. En fait, contre sa volonté, il se retrouve appelé du néant vers la vie, par quelque accident... Quelle en est la cause ? Il souhaite connaître l'esprit et durant son existence entière on lui est muet ou on lui dit des sottises ; il frappe à la porte, on ne lui entrouvre pas ; la mort vient le saisir, c'est encore contre sa volonté. Et ainsi qu'en prison des personnes que des malheurs communs rapprochent se sentent ensemble plus légères, ainsi durant notre vie nous ne remarquons pas les pièges, lorsque versés dans les analyses et les généralisations nous nous réunissons et passons notre temps dans le leurre des idées fières et libres. En ce sens l'esprit nous est une indispensable délectation.

- C'est entièrement vrai.

Sans regarder son interlocuteur dans les yeux, doucement, avec des pauses, Andreï Efimytsch continue de parler de l'esprit des hommes et des discussions avec eux, et Mikhaïl Averianytsch écoute avec attention et acquiesce : " C'est entièrement vrai. "

- Et vous ne croyez pas à l'immortalité de l'âme ? interroge soudain le directeur des Postes.

- Non, mon cher Mikhaïl Averianytsch, je n'y crois pas et je ne vois aucune raison d'y croire.

- J'avoue, j'en doute. Et pourtant, au demeurant, j'ai une espèce de sensation, comme si je mourrai jamais. Oh, je me dis à moi-même, vieux crouton, il faut bien mourir ! Mais dans mon âme il y a une petite voix : n'y crois pas, tu ne mourras pas !

Lorsque sonne neuf heures, Mikhaïl Averianytsch s'en va. Mettant son manteau de fourrure, il dit avec un soupir :

- Et pourtant, dans quel trou perdu nous a conduit le destin! Le plus regrettable, c'est qu'il faudra aussi y mourir! Ah!

Chapitre 7

Après avoir raccompagné son ami, Andrei Efimytsch se rassoit à la table et de nouveau se met à lire. Le calme du soir et ensuite de la nuit n'est brisé par aucun bruit, et on dirait que le temps s'est arrêté, qu'il s'est figé avec le docteur sur le livre, et l'on dirait que rien n'existe, si ce n'est ce livre et la lampe avec son abat-jour jaune. Le visage rude et paysan du docteur est peu à peu illuminé d'un sourire attendri et ému devant les mouvements de l'intelligence humaine. Oh, pourquoi l'homme n'est-il pas éternel ? pense-t-il. Pourquoi tous ces centres de réflexions, ces méandres intellectuels, pourquoi la vue, la parole, notre condition, notre génie, s'il faut que tout cela s'en finisse au sol, et, finalement s'en refroidisse avec la croûte terrestre, et puis parcourt pendant des millions d'années la circonférence de la terre autour du soleil, sans but et sans raison ? Pour refroidir et puis tourner, il n'y avait vraiment pas besoin d'extraire du néant l'homme avec sa haute et presque divine intelligence, et ensuite, comme par moquerie, de le réduire à l'argile.

Le métabolisme ! Mais quelle lâcheté que de se reconforter avec ce substitut d'immortalité ! Les processus inconscients qui ont cours dans la nature sont plus vils encore que la stupidité humaine, car dans la stupidité il y a encore une conscience et une volonté, alors que dans ces processus il n'y a rien. Seul un lâche qu'effraye plus l'idée de perdre sa vie que de perdre sa dignité peut se reconforter de ce que son corps sera un moment unie à l'herbe, à la pierre, au crapaud. . . Découvrir son immortalité dans le métabolisme est aussi étrange que de prédire un futur radieux à un étui, après que le violon précieux se soit brisé et soit devenu inutile.

Lorsque sonne l'horloge, Andrei Efimytsch s'allonge de tout son long dans son fauteuil et ferme les yeux, pour penser un peu. Et inconsciemment, sous l'influence des bonnes pensées qu'il a retiré de ses livres, il jette un regard

sur son passé et sur son futur. Le passé est repoussant, il vaut mieux ne pas y penser. Et le futur est semblable au passé. Il sait qu'à l'instant où ses pensées sont toutes affairées au refroidissement de la terre autour du soleil, dans le grand bâtiment près de l'appartement du docteur il y a des gens qui souffrent de maladies et de handicapes physiques ; peut-être l'un d'entre eux ne peut dormir et se débat contre les insectes, peut-être un autre est-il atteint d'érésipèle ou gémit à cause d'un bandage trop serré ; peut-être les malades jouent-ils aux cartes avec le personnel et boivent-ils de la vodka. L'année passée on a trompé douze milles personnes ; toutes les affaires de l'hôpital, comme il y a vingt ans, reposent sur le vol, les commérages, les potins, le népotisme, sur du charlatanisme vulgaire, et l'hôpital se présente encore à ce jour comme une institution immorale et hautement nocive pour la santé de ses patients. Il sait qu'à la chambre numéro six, derrière les barreaux, Nikita bat les malades et que Moïseïka sort chaque jour dans la rue pour récolter l'aumône.

En même temps, il sait parfaitement que depuis vingt-cinq ans un changement formidable a eu lieu dans la médecine. Quand il étudiait à l'université il lui semblait que la médecine subirait bientôt le sort de l'alchimie et de la métaphysique, alors que maintenant, lorsqu'il lit le soir, la médecine l'émeut et suscite en lui l'étonnement et même l'enthousiasme. En réalité, quel rayonnement inattendu, quelle révolution ! Grâce aux antiseptiques, on réalise des opérations que le grand Pirogov¹ jugeait impossible même *in spe*². Les médecins ordinaires de province décident de réaliser une résection des ligaments du genoux, et il y a un mort pour cent cas, et la lithiase urinaire³ est considérée comme une telle bagatelle qu'on n'écrit même plus à son sujet. On soigne entièrement la syphilis. Et la théorie de l'hérédité, de l'hypnose, ouverte par Pasteur et Koch, les statistiques de l'hygiène, et notre propre médecine russe ? La psychiatrie avec son actuelle classification des maladies, ses méthodes de diagnostics et de traitements, c'est comparable à l'Elbrouz⁴ entier ! A présent on ne verse plus de l'eau froide sur la tête des malades et on ne les force plus à porter de camisoles, on les enferme humanement, et même, comme on l'écrit dans les journaux, on organise pour eux des spectacles et des bals. Andreï Efimytsch sait que la chambre numéro six, qui représente une abomination pour les conceptions et les goûts actuels, n'est bien envisageable qu'à deux cents verstes de la voie ferrée, dans

1. Nikolai Ivanovitch Pirogov (1810-1885), célèbre chirurgien militaire russe.

2. Potentiellement, dans le futur (latin).

3. Maladie caractérisée par la formation de calculs dans les voies urinaires.

4. Point culminant du Caucase et plus haut sommet d'Europe (5 642 mètres).

une petite ville où le maire et l'administration sont des bourgeois à demi illettrés, qui voient en le docteur un prêtre, dont les critiques sont toujours crus, même s'il versait de l'étain fondu dans la bouche des patients ; en tout autre lieu les journaux et l'administration se seraient déjà occupés depuis longtemps de cette petite Bastille.

“ Et alors ? ” se demande Andrei Efimytsch, en ouvrant les yeux. Que faire de tout cela ? Les antiseptiques, et Koch, et Pasteur, et le coeur du problème n'a absolument pas changé. La maladie et la mortalité sont les mêmes. On monte des spectacles et des bals pour les malades, mais intentionnellement on ne les relâche pas. Donc ce sont des sornettes et des vanités, et entre une clinique privée à Vienne et mon hôpital, il n'y a aucune différence d'essence.

Mais le chagrin et un sentiment ressemblant à l'envie l'empêchent d'être indifférent. Cela doit être à cause de l'épuisement. Sa tête pesante penche vers le livre, il porte ses mains au visage pour se soulager de ce poids et pense : “ Je sers une cause nuisible et je reçois des appointements de la part de ceux que je trompe ; je ne suis pas honnête. Mais après tout, moi-même je ne suis rien, je ne suis qu'un rouage d'un inévitable malheur social ; tous les bureaucrates de district sont nuisibles et on leur donne un salaire. . . Donc le coupable de cette malhonnêteté ce n'est pas moi, c'est l'époque. . . Si j'étais né deux cents ans plus tard, j'aurais été différent. ”

Lorsque sonne trois heures, il éteint la lampe et se rend dans sa chambre. Il n'a pas envie de dormir.

Chapitre 8

Il y a environ deux ans le zemstvo s'est montré généreux et a décidé de distribuer trois cents roubles par an en tant que subvention pour renforcer la composition du personnel médical de l'hôpital de la ville, en attendant l'ouverture de l'hôpital régional, et on invita le docteur Evgenin Fedoritch Khobotov pour aider Andrei Efimytsch. C'est un homme très jeune - il n'a pas la trentaine -, un grand brun avec de larges pommettes et de petits yeux ; ses ancêtres sont probablement étrangers. Il est arrivé en ville sans un sou, avec une petite valise et une jeune femme laide qu'il appelle sa cuisinière. Cette femme a un nourrisson. Evgenin Fedoritch marche avec une casquette à visière et de hauts souliers, et en hiver il porte une pelisse¹ courte.

Il s'est rapidement entendu avec l'aide-soignant Sergueï Sergueïtch et avec le trésorier, et pour une raison quelconque il qualifie le reste du personnel d'aristocrates et s'en tient à l'écart. Dans son appartement il n'y a qu'un seul livre - " Nouvelles pharmacopées des cliniques viennoises de l'année 1881. " En approchant les patients, il emporte toujours ce livre sur lui. Au club il joue au billard, il n'aime pas les cartes. Il est très friand de l'utilisation dans la conversation de mots tels que anicroche, mantipholie² avec du vinaigre, tu seras mené par une ombre, etc.

Il va à l'hôpital deux fois par semaine, évite les chambres et prend en charge la réception des patients. L'absence totale d'antiseptique et de ventouses à sang³ le dérange, mais il n'entreprend rien de peur d'offenser Andrei Efimytsch. Il pense que son collègue est un vieux fripon, il soupçonne que celui-ci a de larges réserves d'argent et l'envie secrètement. Il lui prendrait bien sa place.

1. Cape portée par-dessus le manteau.
2. Mot inventé par Tchekhov.
3. Utilisée notamment pour les saignées.

Chapitre 9

Un soir de printemps, fin mars, quand il n'y avait déjà plus de neige sur le sol et que les étourneaux chantaient dans le jardin, le docteur sortit pour raccompagner à la porte son ami directeur des Postes. Au même moment Moïseïka entra par la cour, s'en revenant avec son butin. Il n'avait pas de casquette, portait des petits sabots au bout de ses jambes nues et dans les mains tenait un petit sac avec les aumônes.

- Donne-moi un petit sou! s'adressa-t-il au docteur, tremblant de froid et souriant.

Andrei Efimytsch, qui n'a jamais su dire non, lui donna une pièce de dix kopecks. " Comme c'est mal, pensa-t-il, en regardant les jambes nues et les chevilles rouges et maigres. Il fait très humide. "

Et comme entraîné par un sentiment à la fois de compassion et de dégoût, il rentra dans le bâtiment derrière le juif, en observant tantôt sa calvitie, tantôt ses chevilles. Lorsque le docteur fit son entrée, Nikita sauta du monceau de vieilleries et s'étira.

- Bonjour, Nikita, dit doucement Andrei Efimytsch. On dirait que ce juif a besoin de souliers, et qu'il s'est enrhumé.

- C'est entendu, votre honneur. J'en réfère au garde.

- Je vous en prie. Demandez-lui de ma part. Dites-lui que c'est moi qui ai demandé.

La porte du passage près de la chambre était ouverte. Ivan Dmitritsch, allongé sur le lit et se relevant sur ses coudes, avait écouté avec inquiétude la voix d'un inconnu et soudain avait reconnu le docteur. Sous l'effet de la colère son corps entier se mit à trembler, il sauta du lit et avec un visage écarlate, furieux, en roulant des yeux, il sortit en courant dans l'allée de la chambre.

- Le docteur est arrivé! cria-t-il en ricanant. Enfin! Messieurs, je vous félicite, le docteur nous fait l'honneur de sa visite! Maudit salaud! glapit-il,

et dans une frénésie comme on en avait jamais vu dans la chambre, il tapa du pied. Tuez ce salaud ! Non, c'est pas assez de le tuer ! Noyez le dans les latrines !

Entendant cela, Andrei Efimytsch jeta un regard vers l'entrée de la chambre et demanda doucement :

- Pourquoi ?

- Pourquoi ? hurla Ivan Dmitritsch, en s'approchant de lui avec une mine menaçante et en enfilant convulsivement sa robe de chambre. Pourquoi ? Voleur ! dit-il avec une figure de dégoût, et aux lèvres l'expression de quelqu'un qui va cracher. Charlatan ! Bourreau !

- Calmez-vous, dit Andrei Efimytsch, avec un sourire coupable. Je vous assure que je n'ai jamais rien volé, et du reste, vous exagérez fortement. Je vois que vous êtes fâché contre moi. Calmez-vous, je vous en prie, si vous le pouvez, et dites-moi de sang-froid : de quoi êtes fâché ?

- Et pour quelle raison me gardez vous ici ?

- Pour la raison que vous êtes malades.

- Oui, malade. Mais il y a des dizaines, des centaines de fous qui se promènent en liberté, parce que votre ignorance incapable vous empêche de les distinguer des sains d'esprit. Pourquoi est-ce que moi et ces malheureux nous devons être enfermés ici comme des boucs émissaires ? Vous, l'aide-soignant, le garde et toutes vos raclures de l'hôpital êtes incomparablement plus vils que chacun d'entre nous, pourquoi êtes-ce que nous sommes enfermés et vous non ? Où est la logique ?

- La conduite morale et la logique n'ont rien à voir avec cela. Tout dépend du cas. Celui que l'on enferme, reste en prison, et celui que l'on enferme pas se promène, et voilà tout. Il n'y a ni moralité ni logique dans le fait que je sois docteur et que vous ayez l'esprit malade, mais seulement la futilité du hasard.

- Je ne comprends rien à ces bêtises... dit sourdement Ivan Dmitritsch en s'asseyant sur son lit.

Moïseïka, que Nikita évitait de chercher en présence du docteur, était allongé dans son lit et se découpait des morceaux de pain, de papier et de pépins, et encore tout tremblant de froid il fredonnait rapidement quelque chose en hébreu. Il s'imaginait probablement qu'il avait ouvert une échoppe.

- Libérez-moi, prononça Ivan Dmitritsch d'une voix tremblante.

- Je ne peux pas.

- Mais pourquoi donc ? Pourquoi ?

- Parce que ce n'est pas de mon ressort. Jugez donc, de quelle utilité

vous serait votre libération ? Vous vous en allez. Les gens de la ville ou les policiers vous arrêteront et vous renverront ici.

- Oui, oui, c'est vrai. . . dit Ivan Dmitritch en se frottant le front. C'est horrible ! Mais que faut-il donc que je fasse ? Que faire ?

La voix d'Ivan Dmitritch et son visage jeune et intelligent rempli de grimace plurent à Andreï Efimytch. Il lui vint l'envie prendre le jeune homme dans ses bras et de le rassurer. Il s'assit à côté de lui sur le lit, réfléchit et dit :

- Vous me demandez que faire ? La meilleure chose à faire dans votre situation est de vous enfuir d'ici. Mais, malheureusement, c'est inutile. On vous enfermerait à nouveau. Lorsque la société se protège des criminels, des malades mentaux et plus généralement de ceux qui lui sont désagréables, c'est irrémédiable. Il vous reste une chose : vous apaiser à l'idée que votre séjour ici est inévitable.

- Il n'est nécessaire à personne.

- S'il y a des prisons et des hôpitaux psychiatriques, alors il faut bien que quelqu'un y soit enfermé. Pas vous, alors moi, pas moi, alors une troisième personne. Patientez jusqu'à un futur distant, où l'on fermera les prisons existantes et les hôpitaux, et alors il n'y aura plus de barreaux aux fenêtres ni de robes de chambre. Bien sûr, une telle époque viendra tôt ou tard.

Ivan Dmitritch eut un sourire moqueur.

- Vous plaisantez, dit-il en plissant les yeux. Les messieurs comme vous et votre assistant Nikita n'ont que faire du futur, mais vous pouvez être sûr, mon cher monsieur, que viendront des temps meilleurs ! Peut-être que je vais dire des banalités, vous allez vous moquer, mais la lueur de l'aurore d'une nouvelle vie brillera un jour, la vérité triomphera, et l'on fera la fête dans notre rue ! Je ne peux attendre jusqu'au bout, je mourrai, mais, mais, les arrière-petits-enfants de quelqu'un y parviendront ! Je les salue de tout mon cœur et je me réjouis, je me réjouis pour eux ! En avant ! Que Dieu vous aide, les amis !

Ivan Dmitritch se releva avec des yeux scintillants et tendant les mains vers la fenêtre, continua avec émotion :

- Je vous bénis, de derrière ses barreaux ! Oui, que vive la vérité ! Je me réjouis !

- Je ne vois aucune raison particulière de se réjouir, répondit Andreï Efimytch, pour qui les mouvements d'Ivan Dmitritch étaient trop théâtrales et en même temps lui plaisaient beaucoup. Il n'y aura plus de prisons ni d'hôpitaux psychiatriques, et la vérité triomphera, comme vous l'avez vo-

lontiers annoncé, mais l'essence du monde n'aura pas changé, les lois de la nature seront tout à fait les mêmes. On sera malade, on vieillira et l'on mourra, comme aujourd'hui. Aussi superbe que soit l'aube qui illuminera votre existence, on vous mettra dans un cercueil et on vous abandonnera dans un trou.

- Et l'immortalité ?

- Oh, je vous en prie !

- Vous n'y croyez pas, mais moi j'y crois. Dostoïevsky ou Voltaire, quelqu'un a dit que s'il n'y avait pas de Dieu, alors les humains l'inventeraient ¹. Je suis profondément convaincu que si l'immortalité n'existe pas, alors elle sera inventé tôt ou tard par la haute intelligence de l'homme.

- Bien dit, dit Andreï Efimytch avec un sourire satisfait. C'est une bonne chose, que vous ayez la foi. Avec une telle foi on peut vivre tranquillement, même emmuré. Vous avez reçu une éducation quelque part ?

- Oui, je suis allé à l'université, mais je n'ai pas terminé.

- Vous êtes un homme de pensée. Vous pouvez trouver en toutes circonstances un apaisement en votre propre personne. Une pensée libre et profonde, qui s'efforce de comprendre le sens de la vie, et un mépris complet envers les vanités stupides du monde : voilà deux bienfaits qui pour l'homme n'ont pas d'équivalent. Et vous pouvez en jouir, même si vous vivez derrière trois barreaux. Diogène vivait dans un tonneau, et pourtant il était plus heureux que tous les rois de la terre.

- Votre Diogène était un idiot, dit Ivan Dmitritch d'un air maussade. Quoi, vous me parlez de Diogène, de la compréhension de la vie ?

Il se fâcha soudain et sauta du lit.

- J'aime la vie, je l'aime passionnément ! Je suis atteint du délire de persécution, j'ai constamment une peur qui me fait souffrir, mais il est des minutes où s'empare de moi la soif de vivre, et alors j'ai peur de redevenir fou ! J'ai terriblement envie de vivre, terriblement !

Il marche avec entrain dans la chambre et dit en baissant la voix :

- Quand je rêve, des fantômes viennent me voir. Certaines personnes viennent à moi, et j'écoute les voix, la musique, et il me semble que je marche dans quelques bois, sur les rives de la mer, et j'ai alors un désir passionné d'agitations, de préoccupations... Dites-moi, hein, qu'y-a-t-il de nouveau là-bas ? dit Ivan Dmitritch. Qu'y-a-t-il là-bas ?

- Vous souhaitez en apprendre sur la ville, ou plus généralement ?

1. Voltaire (1694-1778) aborde ce thème dans son 'Epître à l'auteur du livre des Trois imposteurs' : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » On peut ici faire le rapprochement avec la réflexion de Dostoïevsky dans 'Les Frères Karamazov'.

- Mmh, pour commencer parlez-moi de la ville, et ensuite en général.

- Eh bien ? En ville on s'ennuie terriblement... Il n'y a personne pour discuter, personne pour écouter. Il n'y a pas de nouveaux venus. Enfin, le docteur Khobotov est arrivé il a peu.

- Il est déjà venu me voir. Eh bien, c'est un mufle ?

- Oui, il n'est pas cultivé. C'est étonnant, voyez-vous... De l'avis de tous il n'y pas de marasme dans la vie intellectuelle dans nos capitales, il y a du mouvement, donc il doit y avoir là-bas des gens authentiques et intéressants, mais pour une raison quelconque, à chaque fois l'on nous envoie quelqu'un qui ne fait pas le poids. Quel malheur pour la ville !

- Oui, pauvre ville ! soupira Ivan Dmitritch, riant. Et en général, c'est comment ? Qui écrit dans les journaux et les magazines ?

Il faisait déjà sombre dans la chambre. Le docteur se releva, et se mit à raconter qui écrivait à l'étranger et en Russie, et quels courants de pensées l'on pouvait noter. Ivan Dmitritch écoutait avec attention et posait des questions, mais soudain, comme se souvenant de quelque chose de terrible il se saisit le crâne et s'allongea dans la lit, tournant le dos au docteur.

- Qu'est-ce qu'il vous arrive ? demanda Andrei Efimytsch.

- Vous n'entendrez plus un seul mot de ma part ! dit Ivan Dmitritch brutalement. Laissez-moi !

- Mais pourquoi donc ?

- Je vous dis de me laisser ! Quel diable !

Andrei Efimytsch haussa les épaules, soupira et sortit.

En passant par l'entrée, il dit :

- Il faudrait vider cet endroit, Nikita... Quelle odeur nauséabonde !

- Entendu, votre honneur.

“ Quel agréable jeune homme ! pensa Andrei Efimytsch, en marchant jusqu'à son appartement. De toute la période où j'ai vécu ici, il me semble que c'est le premier avec lequel je puis discuter. Il est capable de raisonner et de s'intéresser, particulièrement pour les choses qui comptent. ” Ayant lu et s'étant mit au lit, il pensa tout ce temps à Ivan Dmitritch, et se réveillant le lendemain matin, il se souvint que la veille il avait rencontré un homme intelligent et intéressant, et décida d'aller à nouveau à sa rencontre à la première occasion.

Chapitre 10

Ivan Dmitritch était allongé dans la même position que la veille, tenant son crâne avec ses mains et pliant les jambes. On ne voyait pas son visage.

- Bonjour, mon ami, dit Andrei Efimytsch. Vous ne dormez pas ?

- Premièrement, je ne suis pas votre ami, dit Ivan Dmitritch dans l'oreiller, et deuxièmement, vous vous démenez en vain : vous n'obtiendrez pas un mot de ma part.

- Etrange... murmura confusément Andrei Efimytsch. Hier nous discussions si paisiblement, et soudain vous vous êtes offensé pour une raison quelconque, et instantanément vous avez interrompu la conversation... J'ai probablement formulé quelque chose maladroitement, ou peut-être ai-je exprimé une pensée qui va à l'encontre de vos convictions...

- Oui, et puis je vais vous croire ! dit Ivan Dmitritch, en se relevant et regardant le docteur d'un air moqueur et inquiet ; ses yeux étaient rougis. Vous pouvez aller espionner et torturer autre part, vous n'avez rien à faire ici. J'ai compris hier pourquoi vous étiez venu.

- Quelle curieuse idée ! sourit malicieusement le docteur. Donc vous vous figurez que je suis un espion ?

- Oui, je le crois... Espion ou docteur, ceux qui viennent me mettre à l'épreuve, c'est tout pareil.

- Ah, comme vous avez raison, excusez-moi... quel excentrique !

Le docteur s'assit sur un tabouret près du lit et d'un air de reproche haussa les épaules.

- Mais admettons que vous ayez raison, dit-il. Admettons que je retienne vos paroles afin vous livrer à la police. Ils vous arrêtent et puis vous jugent. Mais au tribunal et en prison, seriez-vous bien pire qu'ici ? Et si l'on vous condamne aux colonies pénitentiaires et même aux travaux forcés, est-ce bien pire que d'être enfermé dans cette annexe ? Je suppose que ça ne sera pas pire... De quoi avez-vous peur ?

Visiblement ses propos avaient touché Ivan Dmitritch. Il s'assit calmement. Il était cinq heures du soir, l'heure à laquelle habituellement Andreï Efimytsch marche dans ses chambres et Darioushka lui demande s'il n'est pas l'heure de boire une bière. De la cour il transparaisait une atmosphère paisible et rayonnant.

- Pour ma part je suis parti me promener après le déjeuner , et puis comme vous le voyez je suis rentré, dit le docteur. Le printemps est bien là.
- Quel mois est-on ? Mars ? Demanda Ivan Dmitritch.
- Oui, fin mars.
- Est-ce que c'est sale dans la cour ?
- Non, pas trop. Il y a déjà des sentiers dans le jardin.
- C'est le moment où il serait agréable de s'en aller en calèche quelque part à la campagne, dit Ivan Dmitritch en frottant légèrement ses yeux rougis, comme à moitié endormi, puis de revenir à la maison, dans un bureau chaud et confortable... et de se faire soigner de ses maux de tête par un docteur honnête... Cela fait déjà longtemps que je n'ai pas vécu comme un homme. Et comme c'est vilain ici ! C'est vilain, c'est insupportable !

Suite à l'agitation de la veille il était épuisé et il parlait mollement et à contre-cœur. Ses doigts tremblaient, et on pouvait voir sur son visage qu'il avait de forts maux de tête.

- Il n'y aucune aucune différence entre un bureau chaud et confortable et cette chambre de malade, dit Andreï Efimytsch. La sérénité et le bonheur d'un homme ne sont pas à l'extérieur de lui, mais en lui-même.
- Et comment ?
- Un homme ordinaire attend le bien ou le mal de l'extérieur, c'est-à-dire, de la calèche ou du bureau, et l'homme d'esprit les attend de sa propre personne.
- Allez-vous en prêcher cette philosophie en Grèce, où il fait chaud et où ça sent l'orange, ici ce n'est pas le climat. Avec qui est-ce que j'ai discuté de Diogène ? Avec vous c'est ça ?
- Oui, hier avec moi.
- Diogène n'avait pas besoin de bureau et d'un coin au chaud ; là-bas il avait déjà assez chaud comme ça. Il se couchait dans son tonneau avec des épluchures d'oranges et d'olives. Amener le vivre en Russie, et ce ne sera pas en décembre mais bien en mai qu'il se mettra à chercher une chambre. Il sera probablement tout courbé à cause du froid.
- Non. Le froid peut ne pas être ressenti, comme de manière générale toutes les souffrances. Marc Aurèle a dit : " La douleur est une manifestation

sensible de l'idée de douleur : avec un effort de la volonté pour transformer cette manifestation, s'en débarrasser, pour cesser de s'en plaindre, la douleur disparaît. " ¹ C'est juste. Le sage, ou simplement l'homme d'esprit, raisonnant, est différent en cela même qu'il méprise la souffrance ; il est toujours satisfait et rien ne le surprend.

- Alors je suis un idiot puisque je souffre, que je suis mécontent et que je m'étonne de la bassesse humaine.

- C'est que vous êtes dans le faux. Si vous y réfléchissez plus longuement, vous réaliserez à quel point sont insignifiantes les causes extérieures qui nous tourmentent. Il est nécessaire de rechercher la compréhension du sens de la vie, et de trouver en elle le bonheur véritable.

- La compréhension de la vie. . . dit Ivan Dmitritch en grimaçant. Interne, externe. . . Excusez-moi mais je ne comprends pas cela. Je sais seulement - dit-il en se levant et lançant un regard sévère au docteur - je sais, que Dieu m'a créé à partir de sang chaud et de nerfs, oui-i ! Et les tissus organiques, s'ils sont vivants, doivent réagir à chaque excitation. Et je réagis ! A la douleur je réponds par des cris et des larmes, à la bassesse par de l'indignation, à l'abomination par du dégoût. Pour moi c'est précisément cela que l'on appelle la vie. Plus un organisme est bas, moins il ressent et plus faiblement il réagit aux excitations, et plus un organisme est élaboré, plus prompt et vigoureux est-il à réagir à son environnement. Comment méconnaître cela ? Docteur, et il ignore de telles banalités ! Pour mépriser la douleur, être toujours satisfait et ne s'étonner de rien, il faut ou bien atteindre cet état de conscience - et Ivan Dmitritch pointa le doigt vers le moujik épais et gras - ou bien s'être endurci face aux souffrances dans une telle mesure que l'on a perdu toute sensibilité envers elles, et donc, dit autrement, il faut cesser de vivre. Excusez-moi, je ne suis ni sage ni philosophe, continua Ivan Dmitritch, agacé, et je ne comprends rien à cela. Je ne suis pas capable de raisonner.

- Au contraire, vous raisonnez merveilleusement.

- Les stoïciens que vous parodiez étaient des individus remarquables, mais leur enseignement s'est figé il y a deux mille ans et n'a pas avancé d'un pouce depuis et ne bougera pas, car il est sans rapport avec la pratique ou la vie. Il n'a eu du succès qu'auprès de la minorité qui passe sa vie à étudier et à savourer chaque doctrine, la majorité ne l'a pas compris. Une doctrine qui prêche l'indifférence envers les richesses, envers les comforts de la vie, le mépris envers les souffrances et la mort est totalement incompréhensible pour l'immense majorité des hommes, car cette majorité n'a jamais rien

1. Marc Aurèle (121-180), empereur Romain, dans ses 'Pensées', redigées entre 170 et 180 après J-C.

connu des richesses ou des comforts de la vie ; et mépriser les souffrances, cela signifierait pour eux mépriser leur existence même, car toute l'existence d'un homme tient en ces sensations de faim, de froid, de douleur, de perte, et cette peur qu'a ressentie Hamlet devant la mort. C'est dans ces sensations que tient toute la vie ; on peut en être las, la détester, mais pas la mépriser. Donc oui, je répète, l'enseignement du stoïcisme n'aura jamais aucun avenir, et l'on progressera, comme vous le voyez, de la nuit des temps jusqu'au combat d'aujourd'hui, dans la sensibilité à l'égard de la douleur, dans notre aptitude à répondre aux excitations extérieures. . .

Ivan Dmitritch perdit soudain le fil de ses pensées, s'interrompit et se frotta le front avec un air fâché.

- Je voulais dire quelque chose d'important, mais je me suis perdu, dit-il. Où en étais-je ? Ah oui ! Voilà ce que je disais : un des stoïciens s'est vendu lui-même en esclavage pour racheter son prochain. Vous voyez, cela veut dire que le stoïque a réagi à une excitation, puisque pour accomplir un acte de générosité tel que l'anéantissement de sa propre personne pour son prochain, il faut une âme capable d'indignation et de compassion. Dans cette prison j'ai oublié tout ce que j'ai étudié, sinon je me souviendrais encore d'autre chose. Et quant au martyr du Christ ? Le Christ a répondu à la réalité en pleurant, en souriant, en s'affligeant, en s'énervant, et même en languissant ; il n'est pas allé à la rencontre des souffrances avec un sourire et n'a pas méprisé la mort, lui qui a prié dans le jardin de Gethsémani pour échapper à son sort.²

Ivan Dmitritch se mit à rire et se rassit.

- Admettons que la sérénité et le bonheur d'un homme ne soit pas en dehors de lui mais en lui, dit-il. Admettons qu'il faille mépriser les souffrances et ne s'étonner de rien. Mais sur quels fondements professez-vous cela ? Etes-vous un sage ? Un philosophe ?

- Non, je ne suis pas philosophe, mais chacun devrait prêcher cela puisque c'est raisonnable.

- Non, je veux savoir pourquoi vous vous sentez instruit en ce qui concerne l'intelligence, le mépris de la souffrance et ainsi de suite ? Est-ce que vous avez déjà vraiment souffert ? Est-ce que vous comprenez ce qu'est la souffrance ? Permettez : est-ce que l'on vous battait dans votre enfance ?

- Non, mes parents répugnaient aux châtiments corporels.

- Eh bien moi mon père me battait violemment. C'était un bureaucrate sévère sujet aux hémorroïdes, avec un long nez et un cou jaune. Mais parlons de vous. De toute votre vie on ne vous a jamais bousculé du bout du doigt,

2. 'Évangile selon Matthieu', ch. 26, 39.

on ne vous a jamais terrorisé, frappé ; vous êtes fort comme un boeuf. Vous avez grandi sous l'aile de votre père et vous avez étudié à ses frais, et ensuite vous avez obtenu une sinécure immédiatement. Pendant plus de vingt ans vous avez vécu dans un appartement sans charge, avec le chauffage, la lumière, une domestique, en ayant le droit de travailler autant qu'il vous était confortable, et même encore de ne rien faire. Par nature vous êtes un homme paresseux, mou, et pour cette raison vous vous êtes efforcé d'arranger votre vie de telle façon que rien ne vienne vous déranger ou vous bousculer de votre place. Vous confiez les affaires de l'hôpital à votre aide-soignant et aux autres canailles, et restez vous-même assis au chaud dans le calme de votre cabinet, économisant de l'argent, lisant des livres, vous vous délectez de réflexions sur des sottises spirituelles et variées et (Ivan Dmitritch regarda le nez rouge du docteur) de boisson. En un mot, vous n'avez pas vécu, mais vous connaissez parfaitement la vie, et vous n'êtes familier avec la réalité que par la théorie. Et vous méprisez les souffrances et ne vous étonnez de rien pour une raison très simple : vanité des vanités, intérieur et extérieur, le mépris envers la vie, les souffrances et la mort, les réflexions, le bien véritable - toute cette philosophie est celle dont s'accommodent le mieux un homme russe paresseux. Vous voyez, par exemple, comme le moujik bat sa femme. A quoi bon intervenir ? Laissez le frapper, de toute façon ils mourront tous les deux tôt ou tard ; et l'homme qui bat offense de ses coups non la femme battue, mais lui-même. Se saouler est stupide, indécent, mais à boire, l'on meurt, et à ne pas boire, l'on meurt tout autant. Une bonne femme arrive, elle a mal aux dents . . . Eh bien ? Ce n'est rien qu'une manifestation de la douleur, et de plus sans maladies nous ne nous traverserions pas cette vie, et nous mourrions tous, et donc adieu petite femme, ne m'empêchez plus de raisonner et de boire de la vodka. Un jeune homme demande un conseil, que faire, comment vivre ; avant de répondre, un autre s'interrogerait, mais voilà déjà une réponse toute faite : efforce toi de comprendre le monde ou d'atteindre le bien véritable. Mais qu'est-ce que ce fantastique " bien véritable " ? Il n'y a pas de réponse, bien entendu. On nous retient ici derrière les barreaux, on pourrit sur place, on nous torture, mais c'est formidable et raisonnable, car entre cette chambre et ce cabinet chaud et douillet il n'y a aucune différence. Comme c'est commode comme philosophie ! Ne rien faire, la conscience pure, et se sentir sage . . . Non monsieur, ce n'est pas une philosophie, ce n'est pas un raisonnement, ce n'est pas l'étendue d'une opinion, mais de la paresse, des manières de fakir, de l'hébétement indolent . . . Oui ! s'énerva à nouveau Ivan Dmitritch. Vous méprisez la souffrance, mais si vous vous coincez le doigt dans la porte, alors vous hurlerez à tue-tête !

- Et peut-être que je ne crierai pas . . . dit Andreï Efimyitch avec un sourire

moqueur.

- Oui, bien sûr ! Et puis si l'on vous frappait jusqu'à la paralysie, ou supposons qu'un fou, un impertinent usant de sa position et de son rang vous insulte publiquement et que vous sachiez qu'il n'en subira aucune punition - et bien à ce moment là vous comprendriez ce que c'est que de renvoyer les gens vers la réflexion et le bien véritable.

- C'est original, dit Andreï Efimytch, en riant de satisfaction et en se frottant les mains. Je suis agréablement impressionné par votre penchant pour les généralisations, et la description de ma personne que vous avez jugé à propos de dresser est brillante. J'avoue que discuter avec vous m'apporte un grand contentement. Bon, je vous ai écouté, maintenant vous êtes disposé à m'écouter...

Chapitre 11

Cette conversation dura encore près d'une heure, et visiblement elle produisit sur Andreï Efimytch une impression profonde. Il se mit à se rendre à l'annexe tous les jours. Il y venait les matins et après le repas, et souvent dans la pénombre le soir le surprenait en pleine discussion avec Ivan Dmitritch. Dans un premier temps ce dernier l'évitait, le soupçonnait de quelque mauvaise intention et montrait ouvertement son aversion, puis il s'habitua à lui et son comportement âpre devint condescendant et ironique.

Rapidement se répandit dans l'hôpital le bruit que le docteur Andreï Efimytch s'était mis à visiter la chambre numéro six. Personne, ni l'aide-soignant, ni Nikita, ni le personnel ne pouvaient comprendre dans quel but il s'y rendait, dans quel but il s'y asseyait pendant des heures entières, de quoi discutait-il, et pourquoi il ne donnait pas de prescriptions. Son comportement paraissait étrange. Souvent Mikhaïl Averianytch ne le trouvait pas à la maison, ce qui n'arrivait jamais auparavant, et Darioushka était très embarrassée, puisque le docteur ne buvait plus de bière à l'heure déterminée et parfois même était en retard pour le repas.

C'était déjà la fin juin, et un jour le docteur Khobotov vint chercher Andreï Efimytch pour une affaire quelconque ; ne le trouvant pas à la maison, il se mit à le chercher dans le jardin ; la on lui dit que le vieux docteur était chez les malades mentaux. Entrant dans l'annexe et s'arrêtant dans l'entrée, Khobotov entendit cette conversation :

- Nous n'arriverons jamais à nous entendre, et vous n'arriverez jamais à me rallier à vos croyances, dit Ivan Dmitritch d'un ton irrité. Vous ne connaissez absolument rien à la réalité et vous n'avez jamais souffert, mais comme la lema¹, vous vous êtes nourris de la souffrance des autres, tandis

1. Espèce de coléoptère nuisible pour la pomme de terre et la tomate.

que j'ai souffert sans interruption depuis le jour de ma naissance jusqu'à aujourd'hui. C'est pourquoi je vous le dis ouvertement : je me considère supérieur à vous et plus instruit sous tous rapports. Ce n'est pas à vous de m'enseigner quoi que ce soit.

- Je n'ai pas du tout la prétention de vous convertir à ma philosophie, dit doucement Andreï Efimytch, avec le regret de n'être toujours pas compris. Ce n'est pas le problème, mon ami. L'important n'est pas en ce que vous avez souffert et moi non. Les souffrances et les joies sont passagères ; laissons les, que Dieu soit avec elles. Le point essentiel est que nous sommes tous des êtres pensants ; nous voyons en l'autre une personne capable de penser et de raisonner, et cela nous en rend solidaire, comme s'il n'y avait pas de différences à nos yeux. Si vous saviez, mon ami, comme m'ennuient la folie qui nous entoure, la médiocrité, la stupidité, quelle joie j'ai à chaque fois de discuter avec vous ! Vous êtes un homme intelligent, et je me réjouis à vos côtés.

Khobotov ouvrit la porte d'un verchok² et jeta un coup d'oeil dans la chambre ; Ivan Dmitritch en bonnet de nuit, et le docteur Andreï Efimytch assis à côté sur le lit. Le fou était grimaçant, tressaillant et il se convulsait dans sa robe de chambre, et le docteur était assis sans bouger, baissant la tête, et son visage était rouge, impuissant, triste. Khobotov haussa les épaules, sourit malicieusement et échangea un regard avec Nikita. Nikita aussi haussa les épaules.

Le jour suivant Khobotov arriva à l'annexe avec l'aide-soignant. Tous deux se tinrent dans l'entrée et écoutèrent.

- Et on dirait que notre petit vieux a complètement dérapé, dit Khobotov en sortant de l'annexe.

- Seigneur, pardonnez-nous, pécheurs ! soupire le splendide Sergueï Sergueïtch, en s'appliquant à éviter les flaques afin de ne pas tacher ses bottes éclatantes. J'avoue, cher Evgeni Fedoritch, que cela fait longtemps que j'attendais cela !

2. Ancienne unité russe comptant pour 4,5 centimètres.

Chapitre 12

Suite à cela Andrei Efimytsch se mit à remarquer que l'on faisait des mystères autour de sa personne. Les moujiks, le personnel et les malades le dévisageaient d'un regard interrogateur et se mettaient ensuite à murmurer. La petite Masha, la fille du garde qu'il aimait rencontrer dans le jardin de l'hôpital, s'en allait maintenant en courant lorsqu'il s'approchait d'elle en souriant pour lui caresser les cheveux. Le directeur des Postes Mikhaïl Averianytsch l'ayant écouté ne disait plus : " C'est entièrement vrai ", mais avec un embarras inexplicable il murmurait : " oui, oui, oui... " et il le regardait d'un air pensif et attristé; pour une raison quelconque il se mit à conseiller à son ami d'arrêter la vodka et le vin, mais il ne le fit pas d'une façon trop directe car c'était un homme délicat, il faisait des allusions, racontant le cas d'un commandant de bataillon, un excellent homme, puis d'un prêtre de régiment, un bon petit gars, qui étaient tombés malades à force de boissons, mais qui s'étaient complètement rétablis après avoir abandonné l'alcool. Deux ou trois fois, Khobotov vint rendre visite à son collègue Andrei Efimytsch ; lui aussi lui conseilla d'arrêter de boire des boissons alcoolisées et sans aucune raison apparente il lui recommanda de prendre du bromure de potassium.

En aout Andrei Efimytsch reçut une lettre du maire l'invitant pour une affaire très importante. Arrivant au conseil à l'heure indiquée, Andrei Efimytsch y trouva un chef militaire, un inspecteur chargé des écoles du district, un membre du conseil municipal, Khobotov et encore un gros monsieur blond qu'on lui présenta comme un docteur. Ce docteur, dont le nom de famille était Polonais et difficile à prononcer, vivait à trente verstes de la ville dans un haras et était seulement de passage.

- Voici une déclaration qui vous concerne, déclara le membre du conseil à Andrei Efimytsch, alors que tous saluaient et s'asseyaient à la table. Voilà, Evgeni Fedoritch dit que la pharmacie est un peu étroite dans le bâtiment

principal et qu'il faudrait la transférer dans l'annexe. C'est bien sûr peu de chose, on peut la transférer, mais le problème principal c'est que l'annexe a besoin d'être rénovée.

- Oui, on ne pourra éviter des rénovations, dit Andrei Efimytsch, pensif. Si l'on aménageait un bout de l'annexe pour la pharmacie, alors il faudrait pour cela au minimum cinq cent roubles. La dépense serait improductive.

Ils se turent un instant. Andrei Efimytsch continua d'une voix douce.

- J'ai déjà eu l'honneur d'écrire dans un rapport il y a dix ans que dans sa forme actuelle cet hôpital apparaît comme un luxe que cette ville ne peut se permettre. Il a été construit dans les années quarante, mais même à cette époque on n'avait pas les moyens. La ville dépense bien trop d'argent dans des constructions inutiles et des postes administratifs superflus. Je pense qu'utiliser de façon différente cet argent pourrait servir à construire deux hôpitaux dans les règles.

- Alors dans ce cas-là employez ces nouvelles méthodes ! dit brusquement le membre du conseil.

- J'ai déjà eu l'honneur d'écrire un rapport : transférez l'unité médicale sous l'autorité du zemstvo.

- Oui, donnez au zemstvo de l'argent et il le volera, s'amusa le docteur blond.

- C'est ainsi que ça se passe, acquiesça le membre du conseil, se mettant à rire lui aussi.

Andrei Efimytsch jeta un regarda mou et terne au docteur blond et dit :

- Il faut que vous soyez juste.

Ils se turent à nouveau. On servit le thé. Le chef militaire, qui était très embarrassé pour une raison quelconque, prit les mains d'Andrei Efimytsch de l'autre côté de la table et dit :

- Vous nous avez complètement oubliés, docteur. Au demeurant, vous êtes un véritable moine : vous ne jouez pas aux cartes, vous n'aimez pas les femmes. Vous vous ennuyez en notre compagnie.

Tous se mirent à discuter de l'ennui que ressentirait un honnête homme qui vivrait dans cette ville. Pas de théâtre, pas de musique, et au dernier bal du club près de vingt femmes et seulement deux cavaliers. La jeunesse ne dansait pas, mais elle était tout le temps attroupée au buffet ou à jouer aux cartes. Lentement et doucement, sans regarder personne dans les yeux, Andrei Efimytsch se mit à raconter quelle peine, quelle profonde peine c'était pour lui que les habitants de la ville dépensent leur énergie, leur coeur et leur intelligence aux cartes et en potins, et ne sachent ou ne veuillent passer le temps en discussions intéressantes ou en lectures, qu'ils ne veuillent jouir des satisfactions que l'intelligence procure. L'esprit seul est intéressant

et remarquable, tout le reste n'est que petitesse et mesquinerie. Khobotov écouta son collègue avec attention et soudain demanda :

- Andreï Efimytsch, quel jour sommes-nous ?

Ayant entendu la réponse et sentant avec le docteur blond leur inexpérience, ils se mirent à questionner Andreï Efimytsch sur un ton d'examineurs : quel jour de la semaine, combien de jour par an, était-il vrai que dans la chambre numéro six vivait un prophète remarquable.

En réponse à la dernière question Andreï Efimytsch rougit et dit :

- Oui, il est malade mais c'est un jeune homme intéressant.

On ne lui posa plus aucune autre question.

Quand il remit son manteau à l'entrée, le chef militaire lui mit la main sur l'épaule et lui dit en soupirant :

- Pour nous les vieux il est l'heure du repos !

Sortant du conseil, Andreï Efimytsch comprit qu'il s'agissait d'une commission mandatée pour examiner ses capacités mentales. Il se remémora les questions qu'on lui avait posé, il rougit et on ne sait pourquoi, pour la première fois de sa vie il fut amèrement peiné pour la médecine.

“ Mon dieu, pensa-t-il en se souvenant de la façon dont les docteurs venaient de l'examiner, s'ils ont bien étudié la psychiatrie il y a peu, ont passé des examens, d'où leur vient cette ignorance complète ? Ils ne comprennent rien à la psychiatrie ! ”

Et pour la première fois de sa vie il se sentit offensé et énervé.

Le même jour, Mikhaïl Averianytsch vint lui rendre visite le soir. Sans le saluer, le directeur des Postes s'approcha de lui, le prit par les deux mains et lui d'une voix emportée :

- Mon cher, mon ami, montrez-moi que vous croyez en ma disposition sincère à votre égard et que vous me considérez comme votre ami... Mon cher ami ! et en empêchant Andreï Efimytsch de parler, il continua, apeuré : Je vous aime pour votre culture et votre hauteur d'âme. Ecoutez-moi, mon ami. Les règles de l'art obligent les docteurs à vous cacher votre condition, mais je vais vous dire courageusement vos quatre-vérités : vous êtes malade ! Pardonnez-moi, mon cher, mais c'est la vérité, tout votre entourage l'a remarqué depuis longtemps. Le docteur Evgeni Fedoritch me dit maintenant que pour le bien de votre santé vous devez absolument vous reposer, vous divertir. C'est entièrement vrai ! Très bien ! Ces jours-ci je vais prendre des vacances et je m'en vais respirer un autre air. Montrez-moi que vous êtes mon ami, partons ensemble ! Partons, comme au bon vieux temps !

- Je me sens tout à fait en bonne santé, dit Andrei Efimytsch, pensif. Je ne peux pas partir. Permettez-moi de vous prouver mon amitié par un autre moyen.

Partir quelque part, sans savoir pourquoi, sans livres, sans Darioushka, sans bière, rompre brutalement le rythme de vie qu'il avait adopté depuis vingt années - une telle idée lui parut saugrenue et fantastique de prime abord. Mais il se souvint de la conversation à la salle du conseil municipal et du sentiment pesant qu'il avait ressenti en retournant à la maison, et l'idée de partir pour peu de temps de la ville où des gens stupides le considéraient comme fou lui plut.

- Et vous avez l'intention de partir quelque part en particulier ? demanda-t-il.

- A Moscou, à Pétersbourg, à Varsovie... A Varsovie j'ai passé cinq années parmi les plus heureuses de ma vie. Quelle ville merveilleuse ! Allons-y, mon cher !

Chapitre 13

Une semaine plus tard on proposa à Andrei Efimytsch de se reposer, c'est-à-dire de poser sa démission, ce à quoi il réagit avec indifférence, et encore une semaine plus tard il était déjà assis avec Mikhaïl Averianytsch dans la tarantass¹ des Postes et se rendait à la gare la plus proche. Les journées étaient fraîches et claires, avec un ciel bleu et un horizon transparent. Ils parcoururent deux cents verstes en deux jours jusqu'au relais de Poste et passèrent la nuit sur la route par deux fois. Lorsqu'au relais de Poste on leur donnait du thé dans des tasses sales ou que l'on trainait à atteler les chevaux, Mikhaïl Averianytsch devenait tout rouge, tremblait de tout son corps et criait : " Taisez-vous ! Pas de discussion ! " Et assis sur la tarantass, sans s'arrêter une minute il parlait de ses voyages dans le Caucase et dans le Royaume de Pologne. Tant d'aventures, tant de rencontres ! Il parlait fort et au même moment faisaient de grands yeux étonnés, si bien que l'on pouvait penser qu'il inventait tout cela. Par-dessus le marché il soufflait au visage d'Andrei Efimytsch en racontant et il lui ricanait dans les oreilles. Cela embarrassait le docteur et l'empêchait de penser et de se concentrer. Dans le train ils voyagèrent modestement en troisième classe, dans le wagon non-fumeur. Les autres voyageurs n'étaient propres qu'à moitié. Mikhaïl Averianytsch sympathisa rapidement avec tout le monde, et se promenant d'un banc à l'autre, il disait à voix haute que cela ne devrait pas être permis de voyager sur des routes aussi repoussantes. Des escroqueries, partout ! Autant y aller à l'ancienne, à cheval : on parcourrait cent verstes en une journée et ensuite l'on se sentirait fort et rafraîchi. Et la mauvaise récolte était due à ce qu'on ait asséché les marais de Pinsk². Il s'enflammait, parlait fort et ne laissait pas la parole aux autres. Ce verbiage interminable qui alternait avec des ricanements bruyants et des gesticulations expressives

1. Ancienne voiture à cheval.

2. Marais couvrant 98 400 km² au sud de la Biélorussie et au nord-ouest de l'Ukraine. Le drainage a commencé en 1870 pour libérer des pâturages et des terres agricoles.

épuisa Andreï Efimytsch.

“ Lequel de nous deux est-il fou ? pensa-t-il vexé. Est-ce moi qui m’efforce de ne pas déranger les passagers, ou cette égoïste qui pense qu’il est plus intelligent et plus intéressant que tout le monde ici, et pour cela ne donne de repos à personne ? ”

A Moscou Mikhaïl Averianytsch enfila une veste militaire sans galons et un pantalon avec un liseré rouge. Dans la rue il marchait avec une casquette militaire et un long manteau, et les soldats lui montraient du respect. Pour Andreï Efimytsch, voilà un homme qui avait dissipé tout le bon de la noblesse qu’il avait eu un jour, et en qui il ne restait que le mauvais. Il aimait qu’on le serve, même lorsque cela n’était pas nécessaire du tout. Les allumettes étaient devant lui sur la table, et il les voyait, mais il criait sur le garçon pour qu’il les lui donne ; en présence de la femme de chambre il n’avait pas de gêne à se promener avec un seul sous-vêtement ; il tutoyait tous les serviteurs sans distinction, même les personnes âgées, et en s’emportant il les appelait des andouilles et des imbéciles. Pour Andreï Efimytsch cela ressemblait à des manières aristocratiques, mais bien viles.

Mikhaïl Averianytsch emmena tout d’abord son ami à Iversk³. Il pria avec ferveur en saluant jusqu’à terre et en pleurant, et lorsqu’il eu fini il soupira profondément et dit :

- Je sais que tu n’as pas la foi, mais en quelque sorte on se sent plus apaisé lorsque l’on prie. Inclinez-vous, mon cher.

Confus, Andreï Efimytsch s’approcha de l’icône, Mikhaïl Averianytsch tendit les lèvres et en inclinant la tête il pria en murmurant, et à nouveau les larmes lui montèrent aux yeux. Ensuite ils se rendirent au Kremlin et virent le Tsar Pouchka⁴ et la Tsar Kolokol⁵ et même les touchèrent du doigt, admirèrent la vue depuis Zamoskvoretché⁶, visitèrent la Cathédrale du Christ-Sauveur⁷ et le musée Roumiantsev⁸.

3. Aujourd’hui Dnipro en Ukraine.

4. Canon de près de 40 tonnes et long de 5,34, forgé en 1586 par Andreï Tchokhov à la demande du tsar Fédor Ier, fils d’Ivan le Terrible.

5. Cloche de plus de 200 tonnes, haute de 6,24 mètres, et d’un diamètre de 6,60 mètres fondue en 1735.

6. Quartier du centre du Moscou.

7. Construite une première fois entre 1839 et 1883 en mémoire de la victoire de la Russie sur la Grande Armée de Napoléon Ier (1812). Détruite sous Staline en 1931 pour construire un palais des Soviets, elle devint finalement la plus grande piscine à ciel ouvert du monde en 1958 avant d’être reconstruite pratiquement à l’identique entre 1995 et 2000.

8. Premier musée ouvert au public à Moscou en 1862.

Ils mangèrent au Testov. Mikhaïl Averianytch regarda longtemps le menu en triturant ses favoris, et dit sur un ton de gourmet, se sentant au restaurant chez lui comme un habitué :

“ Voyons avec quoi vous nous nourrirez ce soir, mon ange ! ”

Chapitre 14

Le docteur se promenait, observait, mangeait, buvait mais la seule émotion qu'il ressentait était de l'agacement envers Mikhaïl Averianytsch. Il voulait se soulager de sa présence, le quitter, se cacher, mais son ami considérait comme son devoir de ne pas le lâcher d'un pouce et de le divertir le plus possible. Quand il n'y avait rien à visiter, il le distrait de sa conversation. Andreï Efimytsch le supporta pendant deux jours, mais le troisième il informa son ami qu'il était malade et qu'il souhaitait rester à la maison toute la journée. Son ami lui répondit que dans ce cas là il resterait aussi. En réalité, il fallait bien se reposer et faire une pause dans les visites. Andreï Efimytsch était allongé sur le canapé, la tête tournée vers le divan et en serrant les dents il écoutait son ami qui l'assurait d'une façon emportée que tôt ou tard la France romprait inmanquablement avec l'Allemagne, qu'à Moscou il y avait beaucoup d'escrocs et qu'on ne pouvait juger de la qualité d'un cheval par son apparence. Le docteur se mit à entendre un bourdonnement dans les oreilles et des palpitations, mais par délicatesse il ne se décida pas à demander à son ami de s'en aller ou de se taire. Heureusement Mikhaïl Averianytsch finit par s'ennuyer de rester assis dans cette chambre et partit se promener après le repas.

Resté seul, Andreï Efimytsch s'abandonna au repos. Comme il était agréable d'être allongé, immobile sur le canapé et de réaliser qu'il était seul dans la chambre ! Le bonheur véritable est impossible sans la solitude. L'ange déchu a probablement trahi Dieu car il souhaitait être seul, sentiment que ne connaissent pas les autres anges. Andreï Efimytsch voulait penser à ce qu'il avait vu et entendu ces derniers jours, mais il n'arrivait pas à ne pas penser à Mikhaïl Averianytsch.

“ Mais il a pourtant pris des vacances et est parti avec moi par amitié, par générosité, pensait le docteur embarrassé. Il n'y a rien de pire que cette tutelle amicale. Cela paraît bien bon, et généreux, et joyeux, et ennuyeux.

Insupportablement ennuyeux. Il est donc de ces types d'hommes qui ne disent jamais que de bonnes et intelligentes choses, mais que l'on devine néanmoins être des sots. ”

Dans les jours qui suivirent, Andreï Efimytsch tomba malade et resta dans la chambre d'hôtel. Il s'allongeait sur le divan en tournant la tête et souffrait lorsque son ami le divertissait de sa conversation ou bien se reposait tout à fait lorsque que celui-ci était absent. Il était fâché d'être parti pour satisfaire son ami qui devenait de jour en jour plus bavard et familier ; il ne parvenait pas à organiser ses pensées vers des raisonnements sérieux et complexes.

- C'est de cette réalité-là dont me parlait Ivan Dmitritch, pensa-t-il, fâché de sa mesquinerie. Du reste, ce sont des sottises... Je vais rentrer à la maison, et tout redeviendra comme avant...

Et à Petersbourg, ce fut la même chose : des jours entiers il ne sortait pas de la chambre d'hôtel, allongé sur le canapé et ne se levant que pour boire une bière.

Mikhaïl Averianytsch pressait à chaque instant pour aller à Varsovie.

- Mon cher, pourquoi est-ce que j'irais là-bas ? disait Andreï Efimytsch d'une voix suppliante. Allez-y tout seul, et laissez-moi rentrer à la maison ! S'il-vous-plaît !

- Jamais de la vie ! protestait Mikhaïl Averianytsch. C'est une ville admirable. J'ai passé là-bas les cinq années les plus heureuses de ma vie !

Andreï Efimytsch n'avait pas assez de caractère pour faire prévaloir son opinion, et il se rendit à Varsovie à contrecœur. Là-bas il ne sortait pas de la chambre, était allongé sur le canapé et était furieux contre lui-même, contre son ami et contre les laquais qui s'appliquaient à ne pas comprendre le russe, mais Mikhaïl Averianytsch était comme d'habitude, en bonne santé, gaillard et joyeux, se promenant dans la ville du matin au soir et retrouvant ses anciennes connaissances. Quelques soirs il ne passa pas la nuit à la maison. Après une nuit qu'il avait passé on se sait où, il revint tôt le matin dans un état d'excitation avancé, tout rouge et décoiffé. Il marcha longtemps d'un coin à l'autre, marmonnant quelque chose pour lui-même, puis s'arrêta et dit :

- L'honneur avant tout !

Marchant encore un peu, il se saisit le crâne et prononça d'un voix tragique :

- Oui, l'honneur avant tout ! Que soit maudite la minute où il m'est venu l'idée de venir dans cette Babylone ! Mon cher, s'adressa-t-il au docteur,

méprisez-moi : j'ai perdu au jeu ! Prêtez-moi cinq cent roubles !

Andrei Efimytsch compta cinq cent roubles et en silence les donna à son ami. Celui-ci, encore violet de honte et de colère, prononça de façon incohérente quelque serment inutile, enfila sa casquette et sortit. Revenu deux heures plus tard il s'effondra dans le fauteuil, soupira bruyamment et dit :

- L'honneur est sauf ! Allons-y, mon ami ! Je ne souhaite pas rester une minute de plus dans cette ville maudite. Escrocs ! Espions autrichiens !

Lorsque les amis s'en furent revenus dans leur ville, on était déjà en Novembre et il y avait une neige épaisse dans les rues. Le poste d'Andrei Efimytsch était occupé par le docteur Khobotov : il vivait encore dans le vieil appartement de l'hôpital, attendant qu'Andrei Efimytsch revienne et le nettoie. La femme laide qu'il appelait sa cuisinière vivait déjà dans l'une des annexes.

De nouveaux bruits couraient en ville à propos de l'hôpital. On disait que la femme laide s'était disputée avec le garde et qu'il avait rampé devant elle à genoux, implorant son pardon.

On vint trouver Andrei Efimytsch dans son appartement le tout premier jour après son retour.

- Mon ami, dit le directeur des Postes, pardonnez-moi pour ma question indiscreète : de quels moyens disposez-vous ?

Andrei Efimytsch compta son argent en silence et dit :

- Quatre-vingt six roubles.

- Je ne vous parle de pas de cela, dit Mikhaïl Averianytsch, sans comprendre le docteur. Je vous demande, de quels moyens disposez-vous, de manière générale ?

- Eh bien je vous l'ai dit : quatre-vingt six roubles ... Je n'ai vraiment rien d'autre.

Mikhaïl Averianytsch considérait le docteur comme une personne honnête et noble, mais il soupçonnait tout de même que celui-ci possédait un capital d'au moins une vingtaine de milliers de roubles. A présent qu'il avait appris qu'Andrei Efimytsch était indigent, qu'il n'avait rien pour vivre, il se mit à pleurer brusquement et enlaça son ami.

Chapitre 15

Andrei Efimytsch vécut dans la petite maison à trois fenêtres de la bourgeoise Bélova. Dans cette maisonnette il n'y avait que trois chambres à part la cuisine. Deux d'entres elles donnaient sur la rue et étaient habitées par le docteur, et dans la troisième et dans la cuisine vivaient Darioushka et la bourgeoise avec ses trois enfants. Parfois son amant venait dormir, un moujik éméché qui se déchaînait toute la nuit et qui effrayait Darioushka et les enfants. Lorsqu'il arrivait et se mettait à réclamer de la vodka, assis dans la cuisine, tout le monde se sentait très à l'étroit et par compassion le docteur prenait avec lui les enfants en pleurs et les amenait dans sa chambre pour les faire dormir sur le parquet, et il se sentait très satisfait de faire cela.

Il se levait d'ordinaire à huit heures et s'asseyait pour lire ses vieux livres et ses vieux journaux après le thé. Il n'avait pas d'argent pour en acheter de nouveaux. Parce que les livres étaient vieux ou bien peut-être à cause du changement d'environnement, il n'était plus plongé de manière aussi intense et épuisante dans la lecture. Pour ne pas passer son temps dans l'oisiveté, il se mit à établir un catalogue détaillé de chacun de ses livres et à leur coller sur chaque tranche de petites fiches, et ce travail mécanique et laborieux lui parut plus intéressant que la lecture. Cette tâche monotone et minutieuse berçait ses pensées d'images indescriptibles, il ne pensait plus à rien, et le temps s'écoulait plus vite. Même s'asseoir dans la cuisine et éplucher les pommes de terre ou tracer des sillons parmi les gruaux de sarrasins lui paraissaient des occupations dignes d'intérêt. Le samedi et le dimanche il allait à l'église. Assis près du mur, plissant les yeux, il écoutait les chants et pensait à son père, à sa mère, à l'université, aux religions; il se sentait serein et triste, puis sorti de l'église il regrettait que l'office se soit terminé aussi rapidement.

Il vint deux fois à l'hôpital pour rendre visite à Ivan Dmitritch et discuter avec lui. Mais les deux fois Ivan Dmitritch était inhabituellement excité et énervé ; il était depuis longtemps lassé de ce vain verbiage et il lui demanda de le laisser tranquille, et ajouta qu'aux maudits et aux lâches il ne demandait qu'une seule récompense pour prix de ses souffrances : être enfermé en solitaire. Était-il possible qu'on lui refuse cela ? Les deux fois, quand Andreï Efimytsch prit congé et lui souhaita bonne nuit, il montra les dents et dit :

- Au diable !

Et maintenant Andreï Efimytsch ne savait pas s'il fallait y retourner une troisième fois ou non. Et il voulait y retourner.

Auparavant, Andreï Efimytsch avait l'habitude de déambuler dans les chambres de son appartement durant l'après-midi. Maintenant du déjeuner jusqu'au thé du soir il s'allongeait dans le canapé le visage tourné vers le divan et laissait libre cours à des pensées mesquines qu'il ne parvenait pas à surmonter. Il lui était vexant que pour plus de vingt ans de service on ne lui ait versé ni retraite ni de compensation de départ. C'est vrai qu'il n'avait pas été un docteur honnête, mais c'est bien vrai que tous les employés sans distinction recevaient une pension, honnêtes ou non. La justice contemporaine consistait justement en ceci que les rangs, les ordres et les pensions n'étaient pas distribués sur la base des qualités et des aptitudes mais bien sur le service, peu importe ce qu'il avait été. Pourquoi donc devait-il constituer la seule exception ? Il n'avait pas d'argent du tout. Il avait honte de passer devant les échoppes et de jeter un coup d'oeil à la propriétaire. Le vendeur de bière réclamait déjà trente-deux roubles. Il fallait aussi payer la bourgeoise Bélova. Dariousska vendait petit à petit les vieux vêtements et les vieux livres et mentait à la propriétaire, affirmant que le docteur toucherait prochainement une très grosse somme d'argent.

Il s'en voulut d'avoir dépensé mille roubles dans son voyage, somme qu'il avait économisée. Comme ces mille roubles seraient utiles à présent ! Les hommes ne le laissaient pas en paix et cela l'ennuyait. Khobotov considérait comme son devoir de venir rendre visite à son collègue malade de temps en temps. Tout en cet homme dégoûtait Andreï Efimytsch : son visage repu et son ton mauvais et condescendant, le mot " collègue ", et ses bottes hautes ; le plus repoussant était qu'il considérait comme une obligation de soigner Andreï Efimytsch et pensait qu'effectivement il le guérissait. A chacune de ses visites il amenait un flacon de bromure de potassium et des pilules de rhubarbe.

Et Mikhaïl Averianytsch considérait aussi comme son devoir de rendre visite à son ami et de le divertir. A chaque fois il entraît chez Andreï Efimytsch avec une désinvolture feinte, ricanait d'un air contraint et se mettait à lui assurer qu'il était superbe aujourd'hui et que Dieu merci il était sur la voie de la guérison. De cette attitude on pouvait conclure que Mikhaïl Averianytsch n'avait aucun espoir quant à la condition de son ami. Il n'avait pas remboursé sa dette de Varsovie et était accablé par une honte pesante, était tendu et s'efforçait donc de rire encore plus fort et de raconter des histoires encore plus drôles. Ses blagues et ses histoires apparaissent maintenant sans fin et étaient épuisantes et pour Andreï Efimytsch et pour lui-même. En sa présence Andreï Efimytsch s'allongeait d'ordinaire dans la canapé le visage tourné vers le mur et écoutait, les dents serrées ; dans son âme une écume était étendue et organisée comme par strates, et après chaque visite de son ami il sentait que l'écume était remontée et qu'en quelque sorte elle s'approchait de sa bouche.

Pour couvrir ses mauvaises pensées, il se hâtait de penser que lui-même, et Khobotov, et Mikhaïl Averianytsch devraient bien périr tôt ou tard, ne laissant aucune trace dans le monde. Si l'on imaginait que dans un million d'années quelques ballons arrivaient en volant depuis le cosmos avec une sorte de conscience à leur bord, alors celle-ci n'apercevrait que de l'argile et de la roche nue. Tout, et la culture, et la règle morale, aurait disparu et même la bardane ne pousserait plus¹. Que peut bien signifier la honte devant les marchands, l'insignifiant Khobotov, son désagréable ami Mikhaïl Averianytsch ? Tout cela était absurde et vain.

Mais de tels raisonnements n'aidaient pas. C'est à peine s'il avait imaginé le globe terrestre après un million d'années que de derrière une falaise à nue apparaissait Khobotov dans de hautes bottes ou que retentissait le ricanement contraint de Mikhaïl Averianytsch et l'on entendait déjà son murmure pudique : “ Et ma dette de Varsovie, mon cher, je la rembourserai un de ces jours... sans faute ! ”

1. Espèce de plantes de grandes taille aujourd'hui dispersée dans le monde entier.

Chapitre 16

Un jour Mikhaïl Averianytsch arriva après le déjeuner, alors qu'Andrei Efimytsch était allongé sur le canapé. Il se trouva qu'au même moment apparut Khobotov avec son bromure de potassium. Andrei Efimytsch se souleva péniblement, s'assit en appuyant les deux mains sur le canapé.

- Et aujourd'hui, mon cher, commença Mikhaïl Averianytsch, vous avez bien meilleur mine qu'hier. Ah, c'est bien ! Ma parole, bravo !

- Il est temps, il est temps de se rétablir, collègue, dit Khobotov en baillant. Je vous suppose que vous êtes vous-même épuisé de toutes ces anicroches.

- Et nous nous rétablirons ! dit joyeusement Mikhaïl Averianytsch. Nous vivrons encore une centaine d'années ! C'est ainsi !

- Cent c'est peut-être beaucoup, mais vingt ans cela suffira, le réconforta Khobotov. Il ne faut pas vous décourager, collègue, il ne faut pas... Vous serez mené par une ombre.

- Nous paraderons à nouveau ! se mit à ricaner Mikhaïl Averianytsch en tapant sur le genou de son ami. Nous nous montrerons ! Dieu le veut, l'été prochain nous saluerons le Caucase et nous ferons le tour de ses hauteurs ! Hop ! Hop ! Hop ! Et du Caucase nous ramènerons un heureux événement, jusqu'aux noces ce sera comme une promenade, dit Mikhaïl Averianytsch en faisant un clin d'oeil d'un air malin. Nous vous marierons, mon tendre ami... nous vous marierons...

Andrei Efimytsch sentit soudain que l'écume lui montait dans la gorge ; son coeur battait furieusement.

- Ça suffit de ces stupidités ! dit-il en se levant rapidement et s'éloignant vers la fenêtre. Est-il possible que vous ne réalisiez pas la platitude de votre discours ?

Il voulait continuer d'un ton moelleux et poli, mais involontairement il se mit soudain à lever les poings au-dessus de la tête.

- Laissez-moi! cria-t-il d'une voix qui lui était étrangère, devenant tout violet et tremblant de tout son corps! Dehors! Tous les deux dehors, tous les deux!

Mikhaïl Averianytsch et Khobotov se levèrent et le dévisagèrent avec perplexité pour commencer puis avec effroi.

- Tous les deux! continua de hurler Andreï Efimytsch! Vous êtes stupides! Débiles! Je n'ai pas besoin de votre amitié ni de vos médicaments, débiles! Vulgaires! Ordures!

Khobotov et Mikhaïl Averianytsch marchèrent à reculons vers la porte en se jetant des regards confus et sortirent dans l'entrée. Andreï Efimytsch se saisit d'un flacon de bromure de potassium et leur lança; la fiole se brisa contre le seuil de la porte avec fracas.

- Allez au diable! hurla-t-il en se lamentant, courant vers l'entrée. Au diable!

Après le départ de ses invités, Andreï Efimytsch s'allongea sur le canapé, tout tremblant comme d'une fièvre, et répéta encore longtemps :

- Crétins! Débiles!

Lorsqu'il se fut calmé, il lui vint avant toute chose la pensée que le pauvre Mikhaïl Averianytsch devait se sentir maintenant effroyablement honteux et mal dans sa peau et que tout cela était terrible. Jamais rien de comparable n'était arrivé. Où était son esprit et son tact? Où était sa compréhension des choses et son indifférence philosophique?

Le docteur ne put s'endormir de la nuit à cause de la honte et de la culpabilité, et le matin à dix heures il se rendit au comptoir des Postes et s'excusa auprès du directeur des Postes.

- Ne nous rappelons pas de ce qui est arrivé, dit avec un soupir un Mikhaïl Averianytsch attendri, en lui serrant fort la main. Il ne faut pas être rancunier. Lioubavkine! s'écria-t-il soudain si fort que tous les postiers et les clients sursautèrent. Amène-moi une chaise. Mais attend! cria-t-il à la petite femme qui lui tendait une lettre recommandée à travers la grille. Tu ne vois donc pas que je suis occupé? Nous ne nous souviendrons pas du passé, continua-t-il doucement en s'adressant à Andreï Efimytsch. Asseyez-vous, je vous le demande humblement, mon cher.

Il se frotta les genoux en silence pendant une minute et dit :

- Je n'ai pas en tête de vous en vouloir. Vous ne supportez pas votre maladie, je comprends. Votre agressivité nous a effrayé hier, le docteur et moi, et après cela nous avons longtemps parlé de vous. Mon cher, pourquoi

est-ce que vous ne voulez pas vous occuper sérieusement de votre maladie ? C'est bien possible, non ? Excusez-moi de ma franchise, se mit à murmurer Mikhaïl Averianyitch, vous vivez dans la plus inconfortable des conditions : à l'étroit, salement, il n'y a pour vous aucun soin, aucun traitement. . . Mon cher ami, nous vous prions de tout notre coeur, le docteur et moi, d'écouter notre conseil : entrez à l'hôpital ! Là-bas la nourriture est saine, il y a des soins et des traitements. Même si, entre nous, Evgeni Fedoritch est un mufle, c'est quand même un homme instruit, et vous pouvez entièrement compter sur lui. Il m'a donné sa parole qu'il s'occuperait de vous.

Andrei Efimyitch fut touché par la sympathie sincère et des larmes qui se mirent à luire sur les joues du directeur.

- Mon cher, n'y croyez-pas ! murmura-t-il en posant la main sur le coeur. Ne les croyez pas ! C'est un mensonge ! Mon mal consiste seulement en cela qu'en vingt ans je n'ai trouvé en ville qu'un seul homme d'esprit, et que cet homme est un fou. Il n'y a pas de maladie, et je suis simplement entré dans un cercle vicieux duquel il n'y a pas d'échappatoire. Ça m'est égal, je suis préparé à tout.

- Entrez à l'hôpital, mon cher ami.

- Ça m'est égal, j'entrerais même dans un trou.

- Mon ami, donnez-moi votre parole qu'en toute chose vous écouterez Evgenin Fedoritch.

- Si vous le désirez, je vous donne ma parole. Mais je vous le répète, mon cher, je suis entré dans un cercle vicieux. A présent tout, même la sympathie sincère de mes amis, contribue à une seule chose : ma mort. Je me meurs et j'ai le courage d'en prendre conscience.

- Mon cher, vous vous rétablirez.

- Pourquoi dire cela ? dit Andreï Efimyitch, vexé. Peu d'hommes ne ressentent pas la même chose que moi à l'approche de leur mort. Lorsque l'on vous dira que vous avez quelque chose du genre d'un dysfonctionnement des reins ou d'un coeur hypertrophié, et que vous allez guérir, ou que l'on vous dira que vous êtes un fou ou un criminel, c'est-à-dire en un mot que l'on portera son attention sur votre personne, alors vous saurez que vous êtes entré dans un engrenage duquel vous ne sortirez pas. Vous vous efforcerez d'en sortir et vous ne vous en égarerez que plus. Rendez-vous, car aucun effort de la part des hommes ne pourra vous sauver. C'est ce qu'il me semble.

Entre temps, la clientèle s'attroupait devant la grille. Andreï Efimyitch se leva et se mit à dire au revoir de façon à ne pas déranger. Mikhaïl Averianyitch lui demanda à nouveau sa parole d'honneur et le raccompagna à la porte de sortie.

Le même jour, avant le soir, Khobotov vint rendre une visite inattendue à Andrei Efimytsch. Il portait sa longue pelisse et ses hautes bottes, et il lui dit sur un ton qui ne laissait rien présager des événements de la veille :

- Je suis ici pour vous voir, collègue. Je suis venu vous inviter : souhaitez-vous m'accompagner pour une consultation ?

Pensant que Khobotov l'invitait à se divertir lors d'une promenade ou peut-être lui donnait l'occasion de gagner un peu d'argent, Andrei Efimytsch s'habilla et sortit avec lui dans la rue. Il était heureux d'avoir l'opportunité de réparer sa faute de la veille, de se réconcilier, il et remerciait Khobotov de tout son coeur, lui qui déjà ne disait mot de la vieille et l'avait visiblement pardonné. On pouvait difficilement attendre une telle délicatesse de la part d'un homme si rustre.

- Et où est votre patient ? demanda Andrei Efimytsch.

- Il est à l'hôpital. Ça fait déjà longtemps que je voulais vous le montrer. . . C'est un cas des plus intéressant.

Ils entrèrent par la porte de l'hôpital et se rendirent à l'annexe où se trouvaient les fous, tout cela en silence. Lorsqu'ils rentrèrent dans l'annexe, comme d'habitude Nikita sauta à bas et s'étira.

- L'un d'entre eux a eu une complication au niveau des poumons, dit à demi-voix Khobotov en rentrant avec Andrei Efimytsch dans la chambre. Attendez-moi ici, je reviens. Je vais seulement chercher le télescope.

Et il sortit.

Chapitre 17

Le jour tombait déjà. Ivan Dmitritch était allongé sur son lit, le visage enfoui dans l'oreiller ; le paralytique était assis, immobile, pleurait en silence et remuait les lèvres. Le gros moujik et l'ex-trieur des Postes dormaient. C'était calme.

Andrei Efimytsch s'assit sur le lit d'Ivan Dmitritch et attendit. Mais trente minutes s'écoulèrent et au lieu de Khobotov c'est Nikita qui entra dans la chambre, portant à bras-le-corps une robe de chambre ainsi que du linge et une paire de pantoufles.

- Votre honneur, habillez-vous s'il-vous-plait, dit-il doucement. Voilà votre couche, venez par ici je vous prie, ajouta-t-il en désignant le lit vide qui avait manifestement été apporté dernièrement. Ce n'est rien, si Dieu le veut vous guérez.

Andrei Efimytsch comprit tout. Sans dire un mot, il traversa la chambre jusqu'au lit qu'avait désigné Nikita et s'assit ; en voyant que Nikita se tenait debout et attendait, il se déshabilla entièrement et il eu honte. Puis il enfila la robe d'hôpital ; ses caleçons étaient très courts, la chemise très longue, et de la robe émanait une odeur de poisson fumé.

- Si Dieu le veut vous guérez, répéta Nikita.

Il emporta les habits d'Andrei Efimytsch, sortit et ferma la porte derrière lui.

“ Peu importe... pensait Andrei Efimytsch en s'enroulant honteusement dans sa robe de chambre et en sentant que dans son nouveau costume il ressemblait à un détenu. Peu importe... Peu importe que ce soit un frac¹, un uniforme, que ce soit cette robe... ”

1. Variante de la queue-de-pie.

Mais en ce qui concernait la montre ? Et le carnet, et ses poches intérieurs ? Et les cigarettes ? Où Nikita avait-il emporté ses habits ? A présent, peut-être n'aurait-il plus jusqu'à sa mort à porter de pantalon, de veste ou de souliers. En quelque sorte tout avait bien tourné et cela paraissait même incompréhensible au premier abord. Andreï Efimytch était maintenant convaincu qu'entre la maison de la bourgeoise Bélova et la chambre numéro six il n'y avait aucune différence, que sur cette terre tout n'était qu'absurdité et vanité des vanités, que bientôt Ivan Dmitritch se lèverait et le découvrirait en robe de chambre. Il se leva, traversa la chambre et s'assit à nouveau.

Le voici qui était déjà assis depuis trente minutes, depuis une heure, et il s'ennuyait déjà à mourir ; était-il possible de passer ici un jour, une semaine et même des années, comme ses gens ? Eh bien, il s'était assis, il avait traversé la chambre et puis s'était assis à nouveau. On pouvait se lever et aller regarder à la fenêtre, et encore traverser la chambre d'un coin à l'autre. Et ensuite, quoi ? S'asseoir comme ça toute la journée, comme une statue, et penser ? Non, c'est à peine possible !

Andreï Efimytch s'allongea mais se releva sur-le-champ, essuya de son front une sueur froide d'un revers de main et sentit l'odeur du poisson fumé sur son visage. Il traversa la chambre encore une fois.

- C'est une sorte de malentendu... dit-il, en restant béat de confusion. Il faut expliquer que c'est un malentendu...

C'est à cet instant que se réveilla Ivan Dmitritch. Il s'assit et appuya en tenant ses joues avec ses mains. Il cracha. Ensuite il jeta paresseusement un coup d'oeil au docteur, et visiblement, dans un premier temps il ne comprit pas ; mais rapidement son visage endormi se teinta d'un air fâché et railleur.

- Eh bien, on vous a enrhumé ici, mon cher ! dit-il d'une voix sifflante et à moitié endormi, en clignant de l'oeil. Je suis très content. Alors vous buviez le sang des autres, et maintenant c'est le votre que l'on va boire. Excellent !

- C'est une sorte de malentendu... dit Andreï Efimytch, effrayé par les paroles d'Ivan Dmitritch. Il haussa les épaules et répéta : une sorte de malentendu...

Ivan Dmitritch cracha à nouveau et s'allongea.

- Existence maudite ! grommela-t-il. Et ce qui est le plus amère et le plus contrariant, c'est bien que cette vie ne termine pas en une récompense pour nos souffrances, pas en apothéose comme à l'opéra, mais elle se termine avec la mort ; les moujiks arrivent et traînent le mort jusqu'à la cave par les bras et les jambes. Brr ! Bon, ce n'est rien... Au moins nous ferons la fête dans

l'autre monde... De là-bas j'apparaitrai comme un spectre et j'effraierai ces salauds. Je leur donnerai des cheveux gris!

Moïseïka s'en revint et en voyant le docteur il tendit la main :
- Donne-moi un petit sou!

Chapitre 18

Andrei Efimytsch alla vers la fenêtre et regarda le champ. C'était déjà l'heure du crépuscule et à l'horizon s'élevait sur la droite une lune froide et pourpre. Près de l'enceinte de l'hôpital, à cent sagènes¹ tout au plus, il y avait une haute maison blanche, entourée d'un mur de pierre. C'était la prison.

“ C'est donc ça, la réalité! ” pensa Andrei Efimytsch et il s'en effraya.

Ce qui était terrible c'était la lune, et la prison, et les clous sur l'enceinte, et le flambeau distant sur l'usine lointaine. On entendit un soupir dans la chambre. Andrei Efimytsch regarda autour de lui et découvrit un homme avec des étoiles brillantes et des médailles sur sa poitrine. Il lui souriait et lui fit un clin d'oeil d'un air rusé. Et le docteur prit peur.

Andrei Efimytsch se convainquit qu'il n'y avait rien de spécial concernant la lune et la prison, que les gens sains d'esprit portaient aussi des médailles et que le moment arrivé l'entièreté du monde pourrirait et se transformerait en argile, mais il fut soudain pris de désespoir, il se saisit des barreaux à deux mains et il les secoua de toutes ses forces. Les solides barreaux ne cédèrent pas.

Ensuite il vint s'asseoir sur le lit d'Ivan Dmitritsch pour avoir moins peur.

- Je suis désespéré, mon cher, murmura-t-il, tremblant et essuyant sa sueur froide. Désespéré.

- Mais vous n'avez qu'à philosopher, dit Ivan Dmitritsch d'un ton moqueur.

- Mon Dieu, mon Dieu... oui, oui... Vous aviez convenu qu'il n'y avait pas de philosophie en Russie, mais que tous philosophaient, même le petit peuple. Mais après tout, personne ne souffre de la philosophie des petites

1. Ancienne unité russe comptant pour 2,13 mètres.

gens, dit Andrei Efimytsch d'un ton qui laissait penser qu'il allait se mettre à pleurer et s'apitoyer. Pourquoi, pourquoi donc, mon cher, ce rire rancunier ? Et comment ce menu fretin ne philosopherait-il pas, s'il n'est pas satisfait ? Quand pour un homme intelligent, instruit, fier, épris de liberté, à l'image de Dieu, il n'y a pas d'autre échappatoire que de s'en aller être médecin dans une petite ville sale et stupide et qu'une vie entière remplie de ventouses, de sangsues, de sinapismes² ! Du charlatanisme, de la mesquinerie, des banalités ! Ah, mon Dieu !

- Vous débitez des sottises. Si vous n'aimiez pas être docteur, vous auriez pu rentrer dans un ministère.

- Impossible, c'est impossible, c'est défendu... Nous sommes faibles, mon cher... J'étais indifférent, je raisonnais avec vivacité et lucidité, et à la moindre secousse dont la vie m'effleura, comme j'ai perdu tout courage... Je suis prostré... Nous sommes faibles, nous sommes mauvais... Et vous aussi, mon cher. Vous êtes intelligent et noble, vous avez puisé de puissants élans au lait du sein de votre mère, mais à peine entré dans la vie, comme vous vous êtes épuisé, comme vous avez souffert... Faibles, faibles !

Quelque chose faisait encore continuellement souffrir Andrei Efimytsch à l'approche du soir, quelque chose différent de la peur et du sentiment de l'offense qui lui était faite. Finalement il réalisa qu'il voulait une bière et une cigarette.

- Je vais sortir d'ici, mon cher, dit-il. Je leur dirai de ramener une lampe dans cette chambre... Je ne la supporte pas comme cela... Je ne suis pas en état...

Andrei Efimytsch se rendit à la porte et l'entrouvrit, mais à l'instant Nikita sauta à bas et lui bloqua le passage.

- Où allez-vous ? C'est interdit, interdit ! dit-il. C'est l'heure de dormir !

- Mais je sors juste une minute, je vais me promener dans le jardin ! dit Andrei Efimytsch, stupéfait.

- C'est interdit, c'est interdit, pas le droit. Vous le savez vous-même. Nikita claqua la porte et s'y adossa au dehors.

- Mais si je sors d'ici, qu'est-ce que ça changera pour quiconque ? demanda Andrei Efimytsch en haussant les épaules. Je ne comprends pas ! Nikita, il faut que je sorte ! dit-il d'une voix tremblante. Il le faut !

- Ne faites pas de désordre, c'est mal ! le sermonna Nikita.

2. Dérivé du cataplasme utilisé en application sur le haut de la poitrine afin de dégager les bronches.

- Mais c'est du grand n'importe quoi! s'écria soudain Ivan Dmitritch et il sauta de son lit. De quel droit il nous retient? Comment peuvent-ils nous enfermer ici? Dans la loi il me semble qu'il est écrit noir sur blanc que l'on ne peut être privé de sa liberté sans jugement! C'est de la violence! De l'arbitraire!

- Evidemment, de l'arbitraire! dit Andrei Efimytsch, encouragé par les hurlements d'Ivan Dmitritch. Il me faut sortir, je dois sortir! Il n'a pas le droit! Laisse-nous, on te dit!

- Tu entends, stupide animal? cria Ivan Dmitritch en tapant du poing sur la porte. Ouvre, ou je brise la porte! Ecorcheur!

- Ouvre! hurla Andrei Efimytsch, tremblant de tout son corps. Je l'exige!

- Continuez, criez! répliqua Nikita de derrière la porte. Allez-y!

- Au moins appelez Evgeni Fedoritch pour qu'il vienne! Dites que je lui demande de venir, même pour une minute!

- Ils viendront demain d'eux-mêmes.

- Ils ne nous libéreront jamais! continuait en même temps Ivan Dmitritch. Ils nous feront pourrir ici! Oh, mon Dieu, n'y a-t-il donc en réalité aucun enfer dans l'autre monde, ces vauriens seront-ils pardonnés? Où est donc la justice? Ouvre, vermine, j'étouffe! crie-t-il d'une voix sifflante en se collant à la porte. Je vais me fracasser le crâne! Meurtriers!

En une seconde Nikita ouvrit la porte, poussa brutalement Andrei Efimytsch avec ses deux mains et ses genoux, puis il leva le poing et le frappa au visage. Andrei Efimytsch eu la sensation qu'une immense vague salée le recouvrait de la tête au pied et le trainait au lit. Il avait réellement un goût salé en bouche; sans doute une de ses lèvres saignait. Comme s'il voulait nager il agita les mains et agrippa le lit de quelqu'un, et à cet instant sentit que Nikita l'avait frappé à nouveau deux fois dans le dos. Ivan Dmitritch hurla bruyamment. Ce devait être qu'on le battait lui aussi.

Puis tout s'apaisa. La claire lumière de la lune descendait à travers les barreaux, et l'ombre s'étendait sur le parquet, ressemblant à un filet. C'était effrayant. Andrei Efimytsch était allongé et retenait son souffle; il attendait avec terreur qu'on le frappe à nouveau. Il se sentait comme si quelqu'un s'était saisi d'une faucille, l'avait enfoncé dans sa poitrine et la retournait dans ses boyaux. Il mordait son oreiller de douleur et serrait les dents, et soudain dans tout ce chaos lui vint à l'esprit l'idée terrifiante, évidente, insupportable, que ces hommes qui paraissaient à l'instant présent de simples ombres sous la lumière de la lune avaient enduré cette même souffrance, tous

les jours, depuis des années. Comment se faisait-il qu'en l'espace de plus de vingt ans il ne l'avait pas su ou n'avait pas voulu le savoir ? Il ne connaissait rien à la douleur, il était ignorant, et donc il n'était pas coupable, mais réaliser qu'il s'était en toute conscience montré aussi intransigent et brutal que Nikita lui donnait froid dans le dos. Il sauta du lit, voulut crier de toutes ses forces et courir au plus vite tuer Nikita puis Khobotov, le garde et l'aide-soignant, puis se tuer lui-même, mais pas un son ne sortit de sa poitrine, et ses jambes ne lui obéirent pas ; à bout de souffle, il arracha sa robe de chambre et sa chemise, les déchira et tomba inconscient dans son lit.

Chapitre 19

Le lendemain matin il avait mal à la tête, ses oreilles bourdonnaient et tout son corps le faisait souffrir. Il n'avait pas honte de se souvenir de sa faiblesse de la veille. Il avait été lâche, il avait eu peur de la lune même, il avait laissé libre cours à des sentiments et des pensées qu'il ne se soupçonnait. Par exemple, l'idée de l'inassouvissement de la philosophie des petites gens. Mais maintenant cela lui était égal.

Il ne mangeait pas, ne buvait pas, était allongé immobile et se taisait. “ Ça m'est égal, pensait-il lorsqu'on lui posait des questions. Je ne vais pas me mettre à répondre... ça m'est égal. ”

Mikhaïl Averianytsch arriva après le repas, apportant un quart¹ de thé et une livre de pâte de fruits. Darioushka vint aussi et resta une heure entière près du lit avec une expression de chagrin stupide sur le visage. Le docteur Khobotov vint aussi. Il apporta une fiole avec du bromure de potassium et ordonna à Nikita d'enfumer la chambre avec une poudre quelconque.

Dans la soirée Andreï Efimytsch mourut d'une crise d'apoplexie². Au début il se sentit parcouru par un frisson foudroyant et il eu la nausée; il lui semblait que quelque chose de répugnant se déversait dans tout son corps, jusqu'au bout des doigts, en s'étendant de l'estomac jusqu'au crâne et en s'écoulant de ses yeux et de ses oreilles. Ses yeux étaient devenus verts. Andreï Efimytsch comprit que son heure était venue, et il se souvint qu'Ivan Dmitritch, Mikhaïl Averianytsch et des millions d'autres personnes croyaient à l'immortalité. Et si cela existait? Mais il ne voulait pas de l'immortalité, et il n'y songea qu'un instant. Un troupeau de rennes dont la beauté et la grâce sortaient de l'ordinaire et à propos duquel il avait lu la veille

1. Ancienne unité russe comptant pour 113 grammes.

2. Suspension brutale de l'activité cérébrale, le plus souvent causée par une hémorragie.

gambadait à ses côtés ; à présent une petite femme lui tendait une lettre recommandée... Mikhaïl Averianytsch dit quelque chose. Puis tout disparut, et Andreï Efimytsch s'évanouit pour toujours.

Les moujiks arrivèrent, le prirent par les pieds et les mains et l'amènèrent à la chapelle. La-bas il fut allongé sur la table avec les yeux ouverts, et la lune l'éclaira toute la nuit. Le lendemain matin Sergueï Sergueïtch pria avec ferveur sous la croix et ferma les yeux de son ancien supérieur.

On enterra Andreï Efimytsch dans la journée qui s'ensuivit. Seuls Mikhaïl Averianytsch et Darioushka assistèrent aux funérailles.

Table des matières

1	1
2	5
3	7
4	11
5	13
6	17
7	23
8	27
9	29
10	35
11	41
12	43
13	47
14	51
15	55
16	59

74

TABLE DES MATIÈRES

17

63

18

67

19

71